

TRADUCTIONS

FRANÇAISES

LE PROJET EMLIT

Introduction

“...nous sommes des hommes traduits. On dit souvent que dans une traduction, il y a toujours quelque chose qui se perd ; je m’obstine à croire que quelque chose peut aussi se gagner.”

Salman Rushdie, “Imaginary Homelands”

LE PROJET EMLIT présente un échantillonnage de littératures minoritaires européennes en traduction — il s’agit de textes littéraires provenant de différents pays de l’Union européenne et rédigés dans deux types de langues minoritaires, soit d’anciennes langues locales, soit des langues d’importation plus récentes liées à la présence de communautés immigrées. Ces textes apparaissent ici à côté de leur traduction dans cinq langues européennes : l’anglais, le français, l’allemand, l’italien et l’espagnol. Les originaux, en dix-neuf langues différentes, constituent la première section de l’ouvrage. Le reste du volume est divisé en sections présentant les traductions de tous ces originaux dans les cinq langues citées ci-dessus. Le premier objectif d’EMLIT est d’apporter un soutien à une série d’auteurs dont l’œuvre jusqu’à présent n’est guère connue au-delà de leur propre communauté linguistique et de leur amener un lectorat plus large. Le projet a également un autre objectif : celui de faire percevoir l’Europe sous un jour peut-être moins familier. Ces textes littéraires nous rappellent la diversité culturelle qui caractérise l’Europe particulièrement aujourd’hui et nous montrent combien les cultures dominantes des langues ‘majoritaires’ peuvent facilement négliger les richesses artistiques qui se déploient dans des langues autres. Tous les écrivains repris ici redisent, à leur façon, ce que signifie l’Europe, c’est pourquoi la couverture reprend le mot “Europe” dans certaines des langues du projet. Le projet EmLit est mis en œuvre grâce au soutien de la Communauté européenne dans le cadre du programme Culture 2000.

Des universités de cinq pays de l’Union européenne y ont participé, sous la houlette de Brunel Université (Londres). Des textes représentatifs ont été sélectionnés, et des traductions fournies pour chacune des cinq langues représentées. En Espagne, deux universités (l’Université de Málaga et l’Université Autonome de Barcelone) ont proposé des textes en galicien et arabe (Málaga), et en catalan, gun et amazique (une langue naguère appelée berbère) (Barcelone). A côté de différentes régions

d'Espagne, cette sélection rassemble des régions aussi diverses que l'Afrique du Nord et de l'Ouest, l'Egypte, la Palestine et l'Irak, ceci par l'intermédiaire de résidents européens entretenant des liens ancestraux ou personnels avec ces lieux. L'Université de Palerme a apporté des textes en sicilien, une ancienne langue encore couramment utilisée et en albanais, qui est non seulement la langue de nombreux immigrés, mais dans certains villages du sud de l'Italie, elle a été utilisée par des communautés de réfugiés albanais qui avaient fui les persécutions turques du XV^e siècle. En Allemagne, c'est l'Université de Regensburg qui nous propose des textes en sorabe, une langue slave qui ne se parle plus guère que dans deux petites enclaves orientales autour de Cottbus et de Bautzen, ainsi que des textes en turc et en grec d'auteurs dont l'histoire personnelle reflète la politique de la République fédérale allemande dans l'après-guerre, qui consistait à attirer des travailleurs étrangers. L'Université de Liège en Belgique nous amène des textes dans deux langues régionales qui ont évolué en marge du français : le wallon et le picard, aussi des écrits en lingala, une langue apportée en Europe par des immigrants venus d'Afrique noire, essentiellement du bassin du Congo. La contribution britannique se divise entre, d'une part, des textes rédigés dans deux des langues celtes des îles, le gaélique écossais et le gallois, et d'autre part des textes écrits dans quatre parmi les nombreuses langues du sous-continent indien actuellement utilisées en Grande Bretagne : le hindi, l'urdu, le bengali et le cingalais. Il est évident que l'histoire post-coloniale des anciens empires européens se retrouve dans ces répartitions.

L'Europe n'est manifestement pas un bloc monolithique. L'histoire complexe et fluctuante des mouvements et des échanges entre populations, langues et cultures nous montre qu'elle ne l'a jamais été. Ainsi c'étaient jadis des langues celtes qui étaient parlées partout dans les îles britanniques, mais des nouveaux venus ont imposé de nouvelles langues, dont l'anglais, lui-même un produit bâtard, s'est dégagé. Dans certains cas, il se peut qu'une langue aujourd'hui associée à une vague de migration relativement récente ait en fait été utilisée dans son pays d'arrivée pendant des siècles, ainsi l'arabe en Espagne ou l'albanais en Italie. Et il ne faudrait pas oublier que ce que nous appelons ici une langue minoritaire est également une langue majoritaire — même dans le sens restreint où il s'agit bien de la langue principale d'une communauté donnée, d'un groupe particulier, qu'il soit aussi important que la population de Catalogne ou se limite à une seule famille, quelque part en Europe, isolée des autres locuteurs de sa langue maternelle. Pour nous aider à comprendre les circonstances spécifiques qui président tantôt à sa survie, tantôt à son introduction, chaque langue représentée dans le projet est accompagnée de notes relatives à sa position linguistique et sociale. De même, nous fournissons une brève biographie pour chaque auteur.

Certes, les éléments qui permettent de définir ce qu'est une langue — par exemple si un dialecte est une langue — et ce qu'est un groupe minoritaire sont des sujets de controverse récurrents. Néanmoins, dans le cadre de notre projet, il faut qu'il soit clair que les termes sont interprétés dans un sens large. Toute langue utilisée par une minorité en terme démographique par rapport à l'ensemble de la population d'un pays est ici considérée comme une langue minoritaire. Ceci étant dit, le catalan, par exemple, jouit évidemment d'une position tout à fait différente du gaélique écossais, qu'il s'agisse du nombre de locuteurs ou de son avenir probable. Certaines des langues "minoritaires" du projet, parlées par des communautés minoritaires en Europe, sont par ailleurs la langue principale de populations innombrables. Des auteurs qui écrivent dans des langues comme l'hindi, l'urdu, le bengali et l'arabe ont un énorme lectorat potentiel à l'échelle de la planète. D'autres langues dans ce projet

sont au bord de l'extinction. Dans un premier temps, nous avions d'ailleurs prévu d'inclure une langue qui est en fait déjà passée de l'autre côté de cette ligne de partage : le caló en Espagne. On note pourtant aussi des réussites. Ainsi, depuis les années 1960, le sorabe a été ramené à la vie par une politique sociale appuyée par l'Université de Leipzig. La situation d'une langue n'est jamais statique, et il n'a pas encore été possible d'arrêter les meilleures stratégies pour maintenir une langue minoritaire en vie à l'heure de l'assimilation et du bilinguisme.

De façon assez prévisible, certains textes se penchent sur le problème de la langue et sur les difficultés inhérentes à la traduction, qui, par leurs dimensions à la fois pratiques et philosophiques, font l'objet de débats intellectuels sans fin. Le rapport entre langue source et langue cible n'est pas simple et les stratégies de traduction sont multiples. Comme une traduction secondaire — ou traduction de traduction — soulève des difficultés particulières et est source de distorsions, il nous faut souligner que ce projet se devait d'être ouvert à ce qui pouvait aussi résulter comme effets positifs. Nous n'avons négligé aucune occasion de retourner consulter les auteurs — qui sont souvent aussi les premiers traducteurs — et dans beaucoup de cas, la dernière touche à la traduction a été le résultat d'une collaboration.

Les traductions fournies ne prennent pas de liberté avec l'original mais au contraire tentent d'être aussi proches que possible du ton et de la forme du texte de départ, tout en espérant qu'elles n'en ont pas moins de mérite littéraire. Un des défis relevés a été de voir si certaines des traductions dans d'autres langues cibles ne pouvaient pas mieux retrouver les caractéristiques formelles du texte de départ que la première traduction dans une langue majoritaire. Même là où le traducteur ne connaît pas l'alphabet de l'original, il peut repérer des schémas de répétitions. Ainsi les rimes dans le poème en urdu dans la première section sont perceptibles au lecteur qui ne connaît pas l'urdu par la répétition de signes identiques à la fin des vers (en se souvenant bien sûr que l'arabe s'écrit de droite à gauche). Les lecteurs ne doivent pas négliger cette première partie qui contient les originaux dans leur langue : elle leur montre à quoi ils ressemblent sur la page, leur spécificité, la grâce des écritures. Sans doute, une traduction, ce n'est jamais la même chose que l'original. L'œuvre devient en quelque sorte une œuvre nouvelle. Il y aura des pertes, certes, mais aussi des gains. Nous espérons vivement qu'en juxtaposant comme il le fait les textes originaux et un ensemble complet de traductions dans cinq langues, le projet invitera la comparaison entre les versions, qu'il sera ainsi utile aux apprentis linguistes et traducteurs, mais que d'une façon plus générale, il avivera la conscience que tous nous avons de l'importance des langues et de la délicatesse avec laquelle il convient de les traiter.

Sans doute n'y a-t-il jamais eu de recueil de ce type auparavant. Le projet EMLIT rassemble sous la couverture d'un seul volume un ensemble de textes à la fois intéressants et importants relevant de genres divers. Nous trouvons du théâtre, de la prose comique et sérieuse, dont des récits et des souvenirs, et surtout beaucoup de poèmes à nouveau dans des formes diverses, libres ou codifiées, du sonnet au ghazal urdu. Le choix n'a pas toujours été facile, tant étaient nombreux les textes de qualité, et nous avons dû renoncer à certains d'autre eux dans le cadre du volume édité. Une version un peu plus étendue du projet est consultable en ligne à l'adresse de la publication électronique de l'Université de Brunel, *EnterText* (www.brunel.ac.uk/faculty/arts/EnterText). Comme la musique d'une langue en est un élément essentiel, un CD fournit une introduction aux sons de certaines des langues représentées. On peut, après tout, prendre plaisir à écouter la musique d'une langue, que l'on l'a comprenne ou pas.

Pour de nombreux lecteurs du projet, il sera peut-être surprenant de constater la richesse et la diversité des pratiques d'écriture dans un environnement qui n'est donc pas aussi homogénéisant que l'on pourrait le craindre. Les langues sont aussi précieuses que les espèces vivantes. Tout comme elles, elles ont évolué au fil des millénaires et nous devrions donner autant d'importance à leur conservation. Pourtant l'influence des nouvelles technologies de la communication et l'expansion planétaire extrêmement rapide de l'anglais signifie que beaucoup sont menacés et que même une position qui peut sembler sûre aujourd'hui peut s'avérer vulnérable dans une ou deux générations. Si nous sommes conscients de l'importance de la diversité linguistique, il nous faut œuvrer afin de rendre nos minorités linguistiques plus visibles (et audibles !) plutôt que de les laisser disparaître. Parmi ceux qui vont produire la littérature de demain, beaucoup ont des choix difficiles à poser quant à leur langue d'écriture. Nous espérons que le projet EMLIT encouragera certains auteurs bilingues à ne pas abandonner leur langue moins répandue en leur montrant qu'écrire dans une langue minoritaire ne débouche pas nécessairement sur l'isolement. Une des conséquences non programmées a été d'amener un auteur bilingue qui avait cessé d'écrire dans sa langue maternelle à recommencer... C'est un commencement.

Paula Burnett

Londres, juillet 2003

(Traduction : Christine Pagnoulle et Bénédicte Ledent)

Langue et littérature picardes

... *in Francia et Picardia et Burgundia*
Saint Thomas d'Aquin

Les temps ne sont plus où, à Lille, il fallait prêter serment en picard. Qui connaît encore les fabliaux de Gauthier le Leu ? Qui pourraitachever *Le voyage en Sicile* que la mort empêcha Adam de la Halle d'écrire jusqu'au bout ? Le picard était la langue de Philippa de Hainault, épouse du roi d'Angleterre Edouard III. Les « jeux partis » ont inspiré Chaucer et l'on imagine volontiers les repas-spectacles de poésie tels que fêtés par la « Confrérie de la Sainte Candeille » d'Arras. C'est aussi en picard que l'on joua les grandes Passions à Mons dès 1501, et plus tard à Amiens. Campagnes fertiles, villes prospères grâce (notamment) au textile, la bourgeoisie aura ses chartes de priviléges dès le XI^e siècle.

L'âge d'or de la littérature picarde semble culminer au XIII^e siècle : fabliaux, chroniques, théâtre, poésie lyrique, épique, didactique, allégorique. La faculté des arts de l'université de Paris comptait alors quatre « nations » : la française, l'anglaise, la normande, la picarde ; et Roger Bacon, en voyage sur le continent, classe les langues d'oïl en : francien, normand, picard et bourguignon.

Au XIV^e siècle, Barthélémy l'Anglais situe la Picardie entre la France, le Rhin et la mer... les frontières fluctuent au gré des alliances et des batailles. Nous sommes toujours « entre » : aux confins de la Germania et de la Romania, bon nombre d'invasions et de conquêtes nous ont *harmonieusement métissés* — je revendique la pureté de cet *oxymoron*. Champ de bataille puis fête cosmopolite, tel est le sort des marches.

Comme tous les noms de pays disparus de la carte, la Picardie rêve de résurrection. Mais la langue picarde n'est plus utilisée dans la vie publique (école, armée, administration, tribunaux). Mes quatre grands-parents étaient déjà diglosses, scolarisés en français. Mon père connaissait par cœur des vers d'Henri Tournelle et de succulentes fables de Bosquétia — pour la grande joie des réunions de famille. Ma mère est encore abonnée à un périodique aussi mince que vivace : *El Borain*. Je collectionne les lexiques, les recueils de proverbes — reliques d'une langue qui n'a pas survécu à son auto-censure. Dans un livre à paraître en 2003, je raconte comment, il y a vingt ans à peine, j'ai cherché un locuteur picard dans une assemblée littéraire au pays natal : j'ai fini par trouver... un immigré abruzzais !

— Rose-Marie François

Rose-Marie François

La punition

Rue du Temple, à Douvrain, vers la fin des années quarante.

- « Au revoir !
- Au revoir à toi !
- Si on ne se voit plus, on s'écrira !
- Sur une feuille de chou avec une plume de chat ! »

Nous rions comme deux petites sottes, comme on peut le faire à cet âge : sept ans, peut-être huit... mais un coup sec me fait sursauter : ma mère a frappé au carreau de son index recourbé, qu'elle redresse pour montrer qu'elle est fâchée et pour me faire rentrer. Je ne peux pas jouer dans la rue, je ne peux pas parler picard. Je le sais, mais c'est si bon...
Donc voilà que je rentre en regardant mes souliers plein d'herbe et de boue. Cette fois, elle n'a rien à redire là-dessus.

—Prends ton ardoise et ta touche.

Misère ! Une punition !

—Ecris dix fois : *Je ne peux pas parler patois*.

Dix fois ! Elle n'y pense pas ! Je n'aurai jamais fini aujourd'hui !

—Il faut -s à *patois*?

—Le Larousse est derrière toi.

Le-La-rousse. Le La ... Les! Il y en a deux, très très grands, perchés tout en haut (non d'un cerisier, hélas, mais) de la bibliothèque. D'habitude, je ne peux pas les prendre. C'est pour cela qu'on les a mis là-haut, autant dire au sommet de la perche couverte.¹ Je pousse une chaise devant moi : en l'escaladant, j'y arrive, tout juste, mais que c'est lourd ! Et il faut bien faire attention de ne pas tomber sur la page des vilaines bêtes qui me font si peur : « reptiles », avec le boa constrictor bleu à taches jaunes qui remue sur la page sans jamais s'en aller.² La voix de ma mère résonne dans mes oreilles : *Tu ne peux pas parler patois. Tu ne peux pas parler, pas toi. Tu ne peux pas parler. Tu ne peux pas...* Il faut un -s à la fin. Elle aurait pu me le dire tout de suite, que j'avais bien deviné ! Maintenant, il faut encore remettre le mastodonte à sa place, sinon ça va barder.³ Dix fois, et il fait si beau dehors. Mes larmes en tombant sur mon ardoise transforment mon écriture en vilains gribouillages.

J'ai été jusqu'au bout. Mais comme vous voyez, je n'ai pas obtempéré, au contraire : je crois bien que ma curiosité pour les langues doit dater de ce temps-là. A l'heure qu'il est, j'en ai bien approché une quinzaine. Ma mère est encore en vie. Souvent, je la remercie pour cette punition. Certes, elle n'a pas atteint son but. Mais il me semble qu'en relisant l'anecdote, ma mère, de sa voix toujours ferme, répétera : « tu vois, à quelque chose malheur est bon ».

¹ Perche installée à demeure (souvent dans la cour d'un café) couverte de tôles ondulées garnie d'oiseaux de bois piqués de plumes teintes, que les archers visaient de leurs flèches, pas seulement lors de l'annuel « tir du roi ».

² Voir Rose-Marie François, *La Cendre* (Bruxelles : Edit.des Eperonniers, coll. Ecrits du Nord, 1985).

³ Pour la jouissance du lecteur : littéralement : « sinon il va encore éclabousser des clous de sabots » – allusion au temps où les enfants se faisant battre à coups de sabot empoigné d'une main vengeresse.

La langue wallonne

Le wallon est « né » entre les 8e et 12e siècles des restes de la langue latine importée dans nos régions par les soldats, les marchands et les colons romains. A cette époque, les autochtones appelaient leur langue « roman ». C'est au début du 16e siècle que se répand le terme « wallon » pour désigner notre langue. Celle-ci est un membre de la famille des langues romanes et du sous-groupe gallo-roman ou des langues « d'oï », dont le représentant le plus célèbre est le français.

Le wallon est proche parent du français mais ne doit pas être pris pour un dialecte de cette langue, bien que l'on commette souvent cette erreur. Le rapport entre wallon et français semble comparable au rapport entre asturien et castillan en Espagne ou entre luxembourgeois et allemand au Grand-Duché de Luxembourg. Il faut distinguer au moins trois niveaux de langue en Wallonie: le français commun, le wallon dans ses différentes modalités et notre français régional... plus ou moins fortement influencé par le wallon.

(Cité du site : <http://www.wallonie.com/wallang/wal-fra.htm>)

Le nombre de locuteurs wallons est resté proportionnellement stable jusqu'à la première guerre mondiale. Il s'agissait en fait de la plus grande partie de la population. Après, suite à la scolarisation de plus en plus avancée, la chute a été rapide. Les pourcentages de locuteurs donnés sur le site pré-cités semblent indûment optimistes.

— Paul-Henri Thomsin

Paul-Henri Thomsin

Tu es encore dans le coup, jeunesse !

Tu es encore dans le coup, jeunesse ! Cesse de te ronger les sangs :
 Les saisons qui s'encourent chasseront tes tracas.
 Ne laisse pas fuir tes forces. Si ta vie n'est que fatras,
 Fouille donc ton âme, car des braises couvent là dedans.
 Laisse s'égoutter tes caprices ! Tout doux, il n'y a pas le feu !
 S'il te faut tout tout de suite, tes fiertés s'envoleront.
 Mets un voile sur tes peurs, je sais ton cœur joue le grand jeu
 Mais à ne faire que ce que tu veux, tes bonheurs s'étoufferont.
 Prends le temps de boire tes joies à la source de ce que tu crois,
 Sans te laisser bousculer par des envies de tout casser.
 Quand délaissant le 'trop facile' tu auras choisi ta voie,
 Va droit devant sans t'arrêter : tes mauvais rêves seront dépassés.

(Traduction: Paul-Henri Thomsin et Christine Pagnoulle)

Meuse

Meuse, que tu es jolie ! Je ne sais pourquoi, mais je t'ai toujours regardée comme un amoureux sa belle, ou parfois comme un enfant sa maman !

Quand je me promène avec toi, coulant mes pas dans ton courant,¹ à chaque coup, je fais une petite halte, pour écouter tes câlins... Alors mon cœur se noie dans tes courants et tes eaux d'une lèche emportent au loin tracas et soucis. ... Et moi, comme de juste, moi, je me laisse faire... Et j'ai bon... Qu'est-ce que j'ai bon !²

Comme une demoiselle qui a revêtu sa robe de soie neuve, voilà que Meuse se met à danser... Doucement... Tout doucement... Légère... Toute légère... Sur la pointe des pieds... C'est une valse... Une valse qui se glisse en moi peu à peu... Une valse qui me prend dans les bras de ses trois temps... Et qui croît, l'air de rien, jusqu'à m'emporter dans les tourbillons de ses mélancolies... Une musique qui de tournis me fait perdre la tête... A moi qui suis là, sans bouger, sans rien dire, à regarder Meuse tourner, tourner, tourner encore... A humer ses senteurs chaudes... A croire qu'elle danse rien que pour moi... Oui, rien que pour moi !... A m'imaginer qu'elle rit, pour moi tout seul... Oui, pour moi tout seul !... A rêver qu'elle me fait voir son corps de femme, rien qu'à moi... Rien qu'à moi !... Alors, j'oublie que le temps s'encourt, aussi vite que ses eaux... Au diable ce bateau qui vient m'arracher à mes rêves !

Mais Meuse ne me laisse pas tomber... C'est elle encore qui vient me réconforter au moment où le vrai brouille mes lubies... Et j'ai bon, encore une fois ! Bon comme pas possible ! Bon quand elle me prend sur ses genoux et qu'elle me murmure les mots qu'il faut pour faire revenir un sourire dans mes yeux... Pour faire revenir la sérénité dans mon âme... Alors, comme un enfant, comme 'son' enfant, je me laisse consoler par ses caresses... Je me laisse cajoler... Je me laisse materner... Je peux bien vous le dire : elle n'a jamais regardé à ses peines pour me gâter.

Qu'en dites-vous ? Elle m'a même donné les plus beaux de ses trésors... Des trésors que nul prince sur terre ne pourrait se payer ! Oui, pour moi, avant que le soir ne tombe, elle a fait étinceler sur ses eaux des milliers de petites braises d'un soleil rouge. Pour moi, elle a capté le portrait des lumières de Liège, au cœur d'une nuit bleue. Pour moi, elle a rafraîchi les après-midi d'un mois de juillet suffocant. Elle m'a bercé de sa voix chaude quand les fièvres des tourments m'empêchaient de fermer l'œil. Elle a fait courir dans mes veines la force de son sang. Elle m'a appris à parler sa langue, un langage franc qui court sur ses lèvres depuis tant d'années. Un langage frais, pareil à l'eau d'une source, qui a étanché la soif d'une belle kyrielle de générations et qui désaltérera encore demain, s'il plaît à Dieu, le gosier des futurs petits enfants... Elle m'a donné la main pour m'affranchir quand je faisais mes premiers pas sur la voie de l'écriture !

Meuse, que serais-je sans toi ? Je te dois tout, et avec moi, c'est tout Liège qui a une belle chance de pouvoir se blottir dans tes bras !

Meuse "maman"... Meuse "amante"... Je t'aime !

¹ *a cabasse avou vos*, c'est littéralement, à cheval avec toi. La métaphore a été transformée ici en une image plus proche d'un fleuve. Remarquons que le wallon ne tutoie pas, ou seulement dans les injures les plus grossières. Tout comme en espagnol d'Argentine, c'est le *vous* qui exprime la tendresse.

² *avoir bon* est une tournure régionale qui serait incorrecte en français de France, mais qui est parfaitement explicite : *avoir bon*, comme *avoir froid / chaud / peur...*

Marcel Slangen**La Poubelle au trésor****Scène 1**

Emile : Quelle bonne pêche ! Un régal, mon pote, ça te coule dans le gosier comme du miel. Tu fermes les yeux et tu revois le fruit, la fleur, les herbes au pied de l'arbre et toi, tu es là, couché, calme...

Laurent : Tu en as, du plaisir, à manger une pêche que l'Italien t'a donnée alors qu'elle était à moitié pourrie... et toi, tu vois le Paradis...

Emile : Excusez-moi, cher Monsieur, mais vous avez menti ! Ne viens pas gâcher mon plaisir, idiot. Il m'a donné une caisse avec quelques pêches un peu trop mûres pour être vendues, c'est tout. Pourries ? Est-ce que je vais jeter celle-ci, pour une petite tache ? Et le couteau ? A quoi i sert, le couteau, Laurent ? Le couteau, notre pote de tous les jours, qui découpe les bons morceaux, qui porte à la bouche la croûte de pain, qui fait peur, parfois, quand tu le montres ainsi ! aux drogués fous avec leurs yeux glauques, qui te saignerait pour une pièce, quand leurs veines crient miséricorde !

Laurent : Quel foin pour un couteau... et pour une pêche !

Emile : Il ne faut jamais manquer une occasion de se lécher les doigts, mon pote Laurent, ni de penser à ce que nous sommes. Regarde, voilà une bonne femme qui s'en va avec un sachet de pêches dans son panier : c'est elle qui a payé les nôtres !

Laurent : Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Emile : Bon, écoute : Lino, l'Italien, les vend un peu plus cher, en pensant qu'il va en perdre quelques-unes, à cause de la chaleur ou d'autre chose. Alors, la femme, qui les a payées un bon prix, avec la chaleur qu'il fait, elle les mangera demain comme je les mange aujourd'hui !

Laurent : Tu en fais, des histoires...

Emile : Est-ce qu'on n'a pas tout le temps pour en faire ?

Laurent : Oh oui, on a tout le temps...

Emile : Regarde, encore une chose : sais-tu que dans les grandes maisons, on doit manger une pêche avec couteau fourchette ?

Laurent : Une fourchette ? Un couteau, d'accord, mais une fourchette... Tu es sûr de ne pas me tirer en bouteille ?

Emile : C'est pourtant ainsi. Un jour, j'en ai même vu un qui, pour bien faire comme tout le monde, a fait sauter la pêche qui a roulé en-dessous de la table !

Laurent : Bon, Emile, laisse-moi tranquille maintenant. Tu vas me fatiguer à tant parler si tôt le matin. Je vais fumer une cigarette. Tu ne peux pas savoir comme cela fait du bien, cinq minutes sans penser à rien et à se sentir le cerveau plus léger...

Emile : Ah bon, il n'est pas encore assez léger ? Mais non, je te taquine. Mais tu fumes toujours, malgré ta toux tous les matins ?

Laurent : Bah, c'est tout ce qu'il nous reste...

Emile : Tout ce qui nous reste ! On dirait un petit vieux qui se donne bonne conscience pour s'offrir un petit péché ! Tout ce qui nous reste ! Et manger, et boire, respirer l'air et le soleil ?

Laurent : Tu ne vas quand même pas me reprocher de fumer ?

Emile : Mais non, copain, il ne manquerait plus que ça.

Laurent : Parce que l'autre jour, comme je demandais une pièce pour dîner à deux bonnes femmes, j'entends une dire en partant : « Il demande pour manger, mais il a pour fumer ! » Qu'est-ce que tu en penses, vieille trique !

Emile : Que veux-tu, tous les prétextes, même idiots, sont bons pour les bourgeois, quand ils veulent épargner un sou ! Heureusement qu'elle ne t'a pas conseillé de travailler ! Comme à moi, l'autre jour : « Cherchez plutôt du travail : celui qui cherche en trouve toujours. »

Ah, Madame, lui dis-je : Je réfléchis parfois, je me casse la tête
 Pour trouver le moyen d'enfin devenir riche
 Pour moi, ce qui est sûr, c'est que ce ne peut être
 En travaillant qu'un jour on sort de la misère
 Dans le passé peut-être, cela se faisait
 Mais il faut aujourd'hui bien d'autres procédés !

Tu aurais vu sa tête !

Laurent : Je ne comprends pas pourquoi tu as quitté ton métier d'acteur... Tu sors ça avec une facilité... Tu devais pourtant avoir le succès, l'argent, les femmes sans doute...

Emile : Et quoi encore ? Pour un comme tu l'imagines, il y en a cent qui jouent pour rien, devant trois tondus de la famille ou des connaissances qui crèvent la misère comme nous, mais avec tous les tracas, les démarches. Faire des bassesses pour avoir un rôle ! Et pour jouer quoi ? Il n'y a pas que du

Molière : des pièces de patronage, des trucs à dormir debout, des pièces qui ne feraient même plus pleurer des grands-mères, des autres qu'on ne joue que pour faire plaisir à l'auteur, qui s'est fait un nom à faire quoi, je te le demande ! Des metteurs en scène qui te laissent planté comme un piquet, là, sur la scène, et d'autres qui pensent avoir des idées et qui massacrent la pièce. Alors, le pis de tout, vois-tu, c'est quand tu t'es fait crever à te pousser le rôle dans le cerveau et que tu te dis « ça y est » ! et qu'on lève le rideau sur quelques spectateurs, plus gênés que toi d'être si peu nombreux. Alors qu'ici... Tiens, tu veux une pêche ?

Scène 2

Un personnage passe sur la scène sans que nos deux hommes y prêtent attention. Il cache quelque chose sous des papiers dans une poubelle et quitte la scène.

Premier agent : Dites donc, vous, les vagabonds, vous n'avez vu passer personne ?

Emile : Excusez-moi, chef, mais nous ne sommes pas des vagabonds, nous sommes des SDF, comme on le dit aujourd'hui : des « sans domicile fixe ». Vous voyez la différence ? Aujourd'hui, on n'est plus aveugle, on est « non-voyant », on n'est plus handicapé, on est « moins valide »... Nous, c'est la même chose, autrefois, on n'avait pas de domicile, aujourd'hui on est « sans domicile fixe » : c'est déjà un peu comme si l'on en avait un !

Deuxième agent : Alors, tu as fini avec tes histoires auxquelles je ne comprends rien ?

On vous a demandé si vous aviez vu passer quelqu'un, oui ou non.

Laurent : Bah, vous savez, des gens, on en voit passer... Si vous saviez comme il en est peu qui s'arrêtent pour nous donner une petite pièce, ou n'importe quoi, comme Lino, l'Italien, qui nous a donné une caisse de pêches, à peine blessées...

Premier agent : Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Quels originaux ! On vous laisse tranquilles, à ne rien faire, alors que les braves gens viennent se plaindre que vous encombrez la voie publique et que vous donnez le mauvais exemple aux enfants... Et, pour une fois que la société a besoin de vous, on ne peut rien avoir de sérieux ! Et les quelques petits sous que vous recevez ne servent sans doute qu'à vous saouler !

Emile : Ah ça, Messieurs des forces de l'ordre, il m'arrive de boire,
Mais si je bois un verre, ce n'est qu'un à la fois
Si vous me voyiez saoul, ce serait bien la preuve
De ma bonne foi.

Deuxième agent : Mais quel langage ! Chef, je crois que nous avons affaire à des fous.

Premier agent : Bon, pour la dernière fois, – et cessez un peu vos balivernes –, n'avez-vous vu personne ?

Laurent : Si !

Deuxième agent : Ah, quand même, et qui était-ce ?

Laurent : Le femme qui avait acheté des pêches à Lino ! Tu te souviens, Emile ?

Premier agent : Il n'y a vraiment rien à tirer de ces deux idiots. Nous, on vous parle d'un homme, qui vient de faire un hold-up à la banque du coin, et qui s'est sauvé avec le butin.

Laurent : Ah bon, il fallait le dire tout de suite...

Deuxième agent : Vous l'avez vu ?

Laurent : Non.

Premier agent : Bon, cette fois, nous perdons notre temps avec ces deux imbéciles.

(Traduction: l'auteur)

Le lingala

Le lingala est une lingua franca africaine qui appartient au groupe Ngala dans la famille des langues bantou (classée C36 par Malcolm Guthrie). Nous lisons sous le plume d'Elisabeth Farges, responsable d'un cours de français langue étrangère à la Sorbonne nouvelle : « L'une des plus importantes parmi les quelque 360 langues bantoues utilisées en Afrique centrale et méridionale, le lingala est aujourd'hui parlé par des dizaines de millions de locuteurs dans la vaste région constituée par le bassin du Congo. Le lingala n'est pas à l'origine la langue maternelle d'une ethnie mais une langue véhiculaire issue d'un brassage entre plusieurs langues bantoues et employée par les commerçants et les riverains du fleuve. C'est suivant cette voie de communication essentielle pour l'économie de la région que la langue s'est répandue, des deux rives du fleuve jusqu'aux grandes villes, Kisangani ouis Kinshasa. Les premiers Européens arrivés dans cette région... ont probablement contribué à cette expansion : la modernisation des moyens de communication fluviaux a favorisé le commerce et les déplacements des 'gens du fleuve' et par conséquent les contacts entre les différentes langues bantoues de la région. Devenu langue de l'armée et de l'administration, et langue maternelle depuis qu'il s'est répandu sur un grand territoire, le lingala est largement employé dans les médias et les discours officiels. La chanson congolaise moderne, extrêmement créative et populaire, contribue aussi à faire du lingala une langue vivante en évolution constante. C'est l'une des quatre langues nationales du Congo-Kinshasa, également parlée au Congo-Brazzaville et en Centre Afrique. Cette langue peut aussi être entendue en Europe, en particulier en France et en Belgique où résident de nombreux Congolais. »

Nous avons donc affaire à une langue double ou dédoublée, pour ainsi dire. D'un côté, nous trouvons la langue officielle, écrite, en grande partie imposée par l'administration coloniale – c'est la langue des Eglises aussi, la langue du dieu unique, révélée, la langue de la Bible et des écoles, la langue associée au colonisateur et à ses contraintes. Par ailleurs, le lingala est aussi, pour ses locuteurs, la langue du quotidien, qui n'arrive pas à se traduire au niveau de l'écrit dans un langage par tous compréhensible, et c'est à ce titre qu'elle est la langue principale de la musique congolaise moderne, les chanteurs réussissant souvent, eux, à marier le lingala oral avec la forme écrite dispensée à l'école, mais sont souvent obligés de ruser avec la censure, d'employer des métaphores ou des mots à double sens pour faire passer un message qui pourrait être perçu comme subversif. Cette situation d'affrontement entre deux niveaux de lingala illustre les deux univers officiels de la langue.¹ Les deux textes présentés ici appartiennent à un troisième univers qui se situe à leur point de rencontre et en même temps échappe à leurs contraintes respectives.

—Boyikasse Buafomo

Boyikasse Buafomo

Plonge le corps

Mes chers frères et sœurs, ici au centre de l'univers, en occident, dans le monde des blancs, la vie, c'est tout feu tout flamme, un danger permanent. Tu offres à un chien passeport et visa en bonne et due forme, le chien te dit non merci ! L'eau, le liquide qu'on boit, elle se transforme ici, sur ces terres, en pierre.

Enfants de l'eau, mes chers frères et sœurs, désirez-vous vraiment tout savoir ?

Pas de problème ! Ouvrez seulement grand vos deux yeux et vos deux oreilles. C'est le prix à payer pour bien m'entendre. Le sujet touche à l'essentiel : les problèmes du candidat réfugié politique et des vrais-faux papiers. Non, ce sujet ne touche pas seulement les nègres, d'autres hommes sont concernés. (Alors, face à ce drame, que font-ils nos bons, beaux grands négros ? Réfléchissent-ils à la situation et recherchent-ils des solutions globales, alternatives ou parallèles ?)

Mais avant tout, jeter le corps, devenir réfugié politique, c'est quoi ?

Un jour qui débarque en Occident, chez Miguel ? (C'est toi, le beau black.) Et tout le monde te reconnaît à Bruxelles métro Porte de Namur, en plein quartier Matongé ou d'ailleurs à Paris dans le 18^e. Bien coiffé bien rasé. Et comme c'est la griffe qui fait l'homme, tu es de haut en bas signé. Par les grands couturiers Jianni Versatché, ou Yamamoto ou d'autres encore... Te demandes-tu un instant si tes papiers sont en ordre ? Non, ce type de problème, ce n'est pas pour toi. Ce n'est pas toi qui vas courir derrière un os comme un chien. Toi, tu t'emballes pour les nouveaux maîtres de la philosophie du 'temps présent', les Werasson, les Kofi Olomidé. Les anciens, les grands de la musique congolaise, Kabassele, Luambo-Franco, Shungu Wembadio, Simaro Masiya, t'en as rien à cirer.

Deuxième question : et trouver un boulot ?

Quelle idée. T'occuper de l'ordinaire, te mettre à faire la vaisselle ou des ménages pour payer le loyer et les factures de gaz et d'électricité, ce ne sont pas là des occupations à ton échelle, ça va pas non ! Toi, tu es un être léger, aérien, que ferais-tu d'une telle charge sur les épaules ? Tu regardes déjà le soleil dans les yeux, n'est-ce pas assez ?

Troisième question : quoi d'autre encore ?

Reprendre l'école que tu as abandonnée depuis si longtemps, apprendre à nouveau à lire et à écrire ? C'est une belle piste, mais l'accepteras-tu ?

Sinon quel choix te reste-t-il (pour pouvoir vivre en Occident, au centre de l'Univers) ? Un seul, l'inique et l'unique : jeter le corps, devenir réfugié politique. Disposes-tu déjà des vrais-faux papiers (pouvant soutenir ta candidature dans cet univers impitoyable) ? Comme tu ne sais ni lire ni écrire comment décrypteras-tu lois, procédures et techniques pour obtenir ce statut ? Quand le bateau remonte le courant, se présente-t-il par devant ou par derrière ?

Dedans ou dehors?

- Alors tu es dedans ou tu n'y es pas ?
 - Je suis bien dedans.
- Hélas, moi je t'y sens pas.
 - Je suis en plein dedans, comme la poule dans le pot.
- Tu es bien sûr ? Tu ne serais pas plutôt comme de la soupe à l'eau ?
 - Vraiment, comment ça ?
- *L'impuissance c'est un fait avéré*
Alors mon frère fais pas le roué avoue la vérité
La colonne est foutue, cassée
*Alors mon frère fais pas le roué avoue la vérité*²

- Ah non ça c'est pas vrai, je ne suis pas im-puissant. Les femmes en Occident, moi j'en ai à la pelle. Sans problème.
- Alors tu es dedans ou tu n'y es pas ?
•
- En Occident, les femmes sont-elles aussi impuissantes que toi ou ne sont-elles pas des partenaires redoutables ? Mon frère fais attention à la maladie de la chaussette !³ Comment donc pourras-tu trouver chaussure à ton pied, pauvre ami flagada ?

Notes de lecture: Ces deux textes courts – « Bwaka Nzoto » (« Plonge le corps ») et « Okoti To Okoti Te » (« Dedans ou dehors? ») – illustrent un discours spécifique aux sociétés congolaises immigrées. Dans les deux cas, il s'agit de dialogues à plusieurs voix.

« Bwaka Nzoto⁴ » (« Plonge le corps ») est une expression inventée par la communauté congolaise en Belgique vers 1985 pour signifier un acte lourd de conséquences, celui de devenir réfugié politique. Cet acte n'est pas seulement, comme le pensent politiques et citoyens en Europe, un moyen d'obtenir des papiers, de quitter la misère en Afrique, c'est en fait un suicide à la fois physique et spirituel. Le réfugié politique ne peut plus retourner dans son pays d'origine. Le texte original est plus long et fait partie d'un recueil de 15 nouvelles qui portent le même titre. La version originale a été écrite le 19 novembre 1987.

« Okoti to Okoti te » (« Dedans ou dehors? ») aborde l'érotisme négro-africain. Le texte est un summum d'ironie, mais aussi une illustration du pouvoir que la gent féminine détenait à Kinshasa dans les années 1970. C'est une confession de femme, à partir d'une histoire vraie, qui parle de la sexualité masculine avec une grande brutalité. Mordante, elle ne perd pas le sens de l'ironie. Le récit a subi une O.P.A. en bonne et due forme puisque de féminin, il est devenu une propriété masculine. La radio trottoir l'a révélé aux ambianciers,⁵ ceux qui vivent la nuit à travers danses, fêtes, musiques, etc., qui l'ont transformé en bonne blague. Bonne blague ou provocation?

Le dialogue à deux voix, sous forme écrite, que nous proposons ici date de février 1995. Notons enfin que c'est l'humour à la fois fin et brutal dont la femme fait preuve dans l'acte d'accusation qui démontre paradoxalement sa puissance.

Dans les deux textes, mais surtout dans le premier, nous notons l'utilisation fréquente de proverbes ou d'expressions consacrées, comme « Opesi mbwa mbwa aboyi » (tu donnes au chien, le chien n'en veut pas), « Soki masuwa eza ekonana moto ezalaka liboso to makolo » (quand le bateau remonte le courant, se présente-il par devant ou par derrière?), l'importance des références à la musique populaire, le concept tout kinois de Miguel, « na Miguel », le nom du cuisinier belge d'origine espagnole devenant le concept même non pas seulement de l'immigration en Belgique, mais du départ pour l'Europe. —*Boyikasse Buafomo*

¹ Ces deux univers officiels semblent correspondre à deux types de groupes ou classes sociales. Le premier a émergé dès l'indépendance du 30 juin 1960 et se constitue d'hommes politiques dont la langue de travail est le français et la légitimité due, directement ou indirectement à la détention de diplômes. Le second est apparu dans les années 90 pendant la conférence nationale souveraine. C'est la société civile. L'usage des langues nationales, lingala, swahili, tshiluba, kikongo, y était autorisé au même titre que la langue officielle, le français.

² Ces quatre vers sont un refrain kinois [de Kinshasa] bien connu.

³ Expression imagée dont le sens apparaît immédiatement si l'on sait qu'en français d'Afrique, un préservatif s'appelle couramment une « chaussette ».

⁴ Le choix de ce texte a été douloureux. Il était néanmoins important de le faire connaître car il dévoile un univers négro-africain enfoui sous le poids des clichés occidentaux et que les nègres d'Afrique eux-mêmes n'osent pas aborder, les mots de leurs propres langues maternelles leur manquant.

⁵ Le terme français africain « ambiancier » désigne plus qu'un simple animateur ou DJ, c'est celui qui crée l'ambiance, pas seulement à une soirée.

Remarques sur la minorité sorabe

L'histoire des Sorabes, un peuple slave établi à l'Est de l'Allemagne, remonte à plus d'un millénaire lorsque des groupes slaves habitaient dans ce qui est devenu le centre et le Nord de l'Allemagne. La zone d'établissement des Sorabes est d'une part la Basse Lusace (dans l'état du Brandebourg; centre culturel : Cottbus/Chošebuz), où l'on parle bas-sorabe, et d'autre part la Haute Lusace (dans l'état de Saxe, centre : Bautzen/Budyšin), où l'on parle haut-sorabe. Les Sorabes représentent le groupe slave occidental le plus petit en nombre avec environ 60 000 locuteurs.

La politique allemande à leur égard a longtemps été imprégnée du souhait de voir cette population spécifique se fondre dans la majorité allemande. Aujourd'hui pourtant les Sorabes jouissent d'un statut de minorité ethnique ; ils sont représentés par la *Domowina*, l'organisation nationale des Sorabes de Lusace qui regroupe toutes les associations sorabes et se préoccupe essentiellement de la préservation de la langue et de la culture sorabes. De nos jours tous les Sorabes sont bilingues. Les activités culturelles des Sorabes sont très diverses, dans le domaine de la littérature il existe toute une série d'auteurs connus traitant de thèmes multiples dans des formes diverses. (Plus d'information sur les sites <http://www.sorben.de/> et <http://www.sorben-wenden.de>)

Róža Domašcyna

Influence de l'univers sur le goût de vivre

en l'année de l'invasion des hennetons
 en carapace et ailes de métal
 les poux prirent les armes sans tarder
 firent tomber les hennetons à la renverse
 à la vue de l'univers ils perdirent le goût
 de la petite guerre quotidienne ainsi
 les poux remportèrent une victoire totale

(Traduction : Annette Gérard)

Lorsque je voulais que ce fût

au bord du lac tu disais
 des gentillesses. A tout
 moment je pensais : c'est mon heure.
 Heure après heure passait,
 tout d'un coup je me tenais
 au bord de l'eau, les mots se tenaient
 non dits dans l'entre deux. Un mouvement,
 un pas en arrière, la seule chose
 que je pouvais faire. Figée comme je l'étais,
 je voulais que ce fût, pensais :

le temps se couche à
 mes côtés, m'accompagne. Chaque heure
 me feuilletait, m'effeuillait.
 J'attendais, je voulais, et toi
 Tu disais des gentillesses,
 et je devais m'en contenter

(Traduction : Annette Gérard)

Dans la maison bleue près de la Tour Bismarck

pour F.P.

presque comme à l'origine : camomille et aneth séchés
 dans le poêle le feu devant la porte l'image : prairies
 dans la pièce carrelée sur le chevalet retourné
 la blessure cachée de l'héritage à demi oublié
 dans le chambranle les entailles de notre croissance
 avec des kystes par endroits et les noms des pierres tombales
 comme témoins à la table de la cuisine nous
 cassons des noix comme des mots
 tout bleu le monde et dieu
 sait un chien rôde autour de la maison
 avec une mâchoire d'acier sur la pente
 se feutre l'herbe non fauchée
 il reste des réserves de couleurs dis-tu
 et tu tends une nouvelle toile
 la maison se ferme sur elle-même
 les entailles s'encroûtent
 les noix tombent en poussière
 la toile vieillit
 seul le chien
 garde la trace

(Traduction : Annette Gérard et Christine Pagnoule)

Les morts changent de lit

en souvenir du cimetière de Čelno

Nous avons voilé le cimetière de draps.
 Nos morts nous ne les respectons pas,
 tous les chemins alentour sont barrés –
 ils se terminent juste avant le monde d'à-côté.

Les toiles s'élèvent serrées tout autour.
 Au milieu des bulldozers mettent au jour
 des ossements lavés de tout péché
 honorablement enterrés, c'est attesté.

Saisis d'une cupidité douteuse, des individus
grattent l'héritage dans des récipients de fortune.
« Nous prenons tout et plus », entends-je crier,
et « nous ne voulons pas être enterrés, mais brûlés ! »

Qui se tient à l'écart est aux aguets –
Aussi nous taisons vaillamment nos regrets.
Supportons dans la nuque le regard des aïeux,
saisissons un bout de tombe, une corde, un pieu.

Les tombes, elles deviennent profondes et très étroites.
Le rectangle de ciel s'amenuise et s'en va de travers.
Il nous pousse des goitres dans la maison de toile.
Les enfants jouent à recouvrir de terre et nous poussent au grand air.

(Traduction : Annette Gérard et Christine Pagnoulle)

Kito Lorenc

Ma courte journée d'hiver

Tu éclabousses une lumière d'ambre
sur les ombres bleuissantes
sous l'herbe jaunie
tu caches le pelage
des bêtes des champs
les grands yeux
reposent dans la tanière

Tu formes les fruits
du gui dans l'arbre
souffles après le givre de la nuit
en catimini
dans ma main moite de gel
tu lustres
le noisetier
teintes les rameaux du saule

Pour que je ne dérange pas
ton cours
quand je porte du souci
détache de ma semelle
la trace
léger comme neige

(Traduction : Annette Gérard)

Grande forêt

Dobry le Géant
 va au toit de bois
 prend le cheval sur les épaules
 et entre à pas pesants
 sous les pins

Sa petite femme
 sur le tabouret de traite
 sous la vache, aussitôt
 fait tintinnabuler
 la cloche du lait dans le village

Par-dessus le poteau électrique
 claquette la roue du moulin
 au bec de cigogne
 derrière le feuillage poussiéreux
 clignote le lac

Et au tournant
 attend le parfum
 du carvi. Bonjour
 les vacances. Au revoir
 l'enfance

(Traduction : Annette Gérard)

« Le colombe a deux pattes blanches »

et un jour j'amenai ma petite amie
 à la maison la présentai à ma femme
 Ma femme yeux bruns Elle bleus
 Ma femme gingembre Elle poivre
 Ma femme la trouva gentille Elle elle aussi
 Et c'est vrai Gaîment le cheval hennit
 Tristement ne pleura personne Dorénavant
 nous déjeunâmes ensemble trois petites
 assiettes trois petits plats trois petites
 cuillères partagèrent plaisir et tracas Vaisselle
 sale et propre Bientôt on nous donna
 une plus grande maison et ma femme
 amena son autre et ma petite amie
 amena son autre et les deux autres
 amenèrent leurs deux autres Quand
 on nous donna tous le pâté (oh là là
 montaient et descendaient les ascenseurs

pommes d'Adam chantantes) mes aïeux
étions-nous nombreux Alors nous habitâmes
la ville finalement le pays et alors nous
étions tout le monde et vivions dans
de nouveaux rapports sociaux
Alors seulement je reçus du courrier
anonyme : Espèce d'individu poétique !
colombin reprit poivre gingembre
jument et m'en mourut publiquement
enfants bonnes gens ciao aimez bien

Et ce qu'est le poêle

dont je lui ai fait cadeau
parce que depuis deux ans
je ne m'en étais plus servi
alors j'y ai fait du feu
dans le poêle lui ai dit
deux ans que je n'y
ai plus fait de feu
et ai tout à fait oublié
comment y faire du feu
et elle dit tu vois
pas besoin de d'abord
mourir pour oublier
et j'ai dit tu sais quoi
alors on peut aussi bien
continuer à vivre

(Traductions : Annette Gérard)

Lubina Hajduk-Veljkovićowa

Raphaël, le petit elfe

Monika habitait la vieille ville. Les maisons y sont humides, avec un grenier sous le toit. Les mères y pendent le linge à sécher et chacun a un réduit où ranger ce qui ne sert plus. Les poupées de Monika reposent là aussi.

Un beau jour Monika voulait confectionner une nouvelle robe à une de ses poupées et grimpa au grenier pour en descendre la petite. C'est là qu'elle découvrit dans le coin, dans la pénombre, un elfe. Pas un fantôme, non, plutôt un petit elfe.

—Qui donc es-tu ?, demanda-t-elle.

—Tu peux me voir ?, répondit l'elfe.

—Bien sûr. Très bien même. Tu as des cheveux bouclés, brun chocolat.

—Vraiment bouclés ? Moi, je ne me suis jamais vu, le petit elfe était tout content.

—Tu as une chemise verte et ta culotte est brune, précisa Monika.

—Et quelle est la couleur de mes yeux ?, s'enquit curieux le petit elfe.

—Plutôt vert. Mais dis-moi, qui es-tu à la fin ?, Monika aussi était impatiente de savoir.

—Je suis Raphaël. Et cela fait déjà bien longtemps que j'habite ici.

—Et d'où vient que tu te caches ici ? Monika était aussi curieuse.

—Parce que, oh, j'ai honte de l'avouer, murmura Raphaël.

—Allons bon. Moi j'ai honte de ma vilaine écriture, l'institutrice me gronde toujours, fit Monika.

—Et moi, moi j'ai honte parce que je ne sais pas voler, avoua Raphaël.

—Tu es un elfe vrai de vrai, un qui peut voler ?!, s'étonna Monika.

—Non, je ne sais pas voler. C'est bien là le problème. C'est pour ça que je reste ici tout seul à me cacher.

—Moi, ça fait longtemps que je serais morte de peur. Toi pas ?

—Moi ? de quoi aurais-je peur ? répondit l'elfe Raphaël.

—Des gens.

—Sornettes et balivernes ! Tant qu'il y a un grenier, je peux y rester. Mais ça ne m'avance à rien.

—Comment ça ?

—Parce que je ne vieillis pas. Un elfe doit retourner chaque année là où il est venu au monde. C'est seulement ainsi qu'on devient un an plus vieux. Avant maman m'y a toujours emmené. Mais une année je suis devenu trop lourd. Et depuis je ne vieillis plus du tout.

—La belle affaire, dit Monika, que veux-tu de plus. Comme ça tu resteras toujours un petit elfe.

—Toi tu aimerais rester toujours une petite fille ?, demanda Raphaël, contrarié.

—Jamais de la vie.

—Jour après jour après jour je regarde par la lucarne passer les oiseaux dans le ciel. Mais quand j'essaie de quitter le sol, il ne se passe rien.

Là dessus Monika dit : Mais Raphaël, tu n'as même pas d'ailes.

—Les elfes n'ont pas besoin d'ailes.

—Ah bon. Monika eut une idée. Alors tu dois le souhaiter de toutes tes forces, et tu voleras.

Raphaël le petit elfe souhaita de voler si fort que sa tête se mit à fumer. Mais il ne se passa rien du tout. La petite Monika le regardait sans savoir que faire.

—Décris-moi l'endroit où tu es né.

—Oui, c'est un joli vieux château fort. Il n'est plus habité depuis longtemps. Les murs sont épais et froids, gris cendre, gris sombre, gris souris, parfois même gris argenté, magnifiques. Nous, on jouait à cache-cache dans les oubliettes, on se poursuivait dans les couloirs obscurs, les portes grinçaient que c'en était un plaisir et nous pouvions secouer les chaînes scellées dans les murs, que nous en frissonnions parfois. Par une fente minuscule nous voletions dans la cour intérieure toute envahie d'orties...

—Bon dieu, s'exclama Monika, mais tu voles!

Et de fait Raphaël se soulevait un peu de terre. Mais le cri de joie de Monika fit voler en éclats sa belle image et il retomba par terre.

—Je ne remarque rien.

—Pendant que tu racontais, tu t'es un tout petit peu soulevé, et puis tu as pris peur et tu es redescendu.

—Je n'ai pas peur, fit Raphaël d'un ton résolu.

—Ne me raconte pas de sornettes. Je l'ai vu de mes yeux. — Monika maintenait sa vision des choses. — Continue ton histoire.

—Moi je veux bien. Dans la cour nous jouions au football, seulement le ballon n'était pas en cuir mais en rosée. C'est moi qui tournais les plus beaux ballons. Regarde.

Raphaël voulut lui montrer comme il savait y faire. Mais il dut regarder vers le bas pour la voir. Vers le bas!

—Saperlotte, s'écria-t-il, Voilà que je sais voler pour de vrai !

Et alors il se mit à foncer à travers le grenier tel un ouragan. — Bonne mère ! — Monika n'en revenait pas comme il s'était soudain métamorphosé. Raphaël n'était plus assis, morose, dans son coin, loin de là, voilà qu'il volait de tous côtés et faisait le fou comme un jeune chien.

—Il faut que je redescende, dit Monika après un moment.

—Grand merci de l'avoir appris à voler, dit Raphaël de là-haut.

—C'est la meilleure ! Tu as toujours su voler, seulement tu n'y croyais pas, répondit Monika dans l'escalier.

Elle se retourna encore une fois et vit l'elfe Raphaël disparaître par la lucarne.

Elle se rappela sa poupée, alla la chercher et quitta le grenier.

(Traduction : Annette Gérard)

Minorités grecques et turques en Allemagne

Le « miracle économique » de la République fédérale allemande dans les années 50 a amené beaucoup d'entreprises allemandes à recruter des immigrants du Sud de l'Europe (appelés « Gastarbeiter ») pour remplir des postes vacants. Au cours des années suivantes, le gouvernement a élaboré des accords juridiques pour fixer des règles d'immigration ainsi que la durée du séjour. En 1960, un de ces accords a été signé avec la Grèce et en 1961 un autre avec la Turquie. Le recours à de la main d'œuvre étrangère a culminé à 2,6 millions en 1973, dont 155 000 étaient Grecs et 605 000 Turcs. Au départ, toutes les parties contractantes avaient accepté un système de rotation qui spécifiait que les travailleurs étrangers devaient rentrer chez eux après un ou deux ans. En pratique, ce système n'était intéressant ni pour les employeurs (il fallait former les nouveaux venus), ni pour les travailleurs, qui n'arrivaient pas à économiser suffisamment en si peu de temps. Ce modèle fut donc oublié : les travailleurs sont restés de plus en plus longtemps et ont fait venir d'autres membres de leur famille.

Pendant la crise des années 70, le gouvernement a mis le holà au recrutement de ces travailleurs. Deux mesures parallèles furent prises pour soutenir cette décision : les étrangers pouvaient soit retourner chez eux, soit s'intégrer dans la société allemande. En 2001, sur les 82,4 millions d'habitants en Allemagne, 75,1 millions ont la nationalité allemande ; 1,9 million sont de nationalité turque et 362 000 de nationalité grecque. La minorité turque est de loin la plus importante en Allemagne, suivie par des ressortissants de l'ex-Yougoslavie, d'Italie et de Grèce.

Les minorités turques et grecques sont fort actives sur la scène culturelle et représentent un aspect non négligeable de la culture allemande contemporaine. La littérature de ces groupes s'est tout d'abord focalisée sur la problématique de l'étranger. Ces derniers temps, néanmoins, des Turcs de la troisième génération vivant en Allemagne se considèrent comme faisant partie intégrante de leur pays d'accueil ou tentent, par leurs écrits, de définir leur identité propre dans un pays étranger. Dans la littérature grecque écrite en Allemagne, on trouve souvent des analyses de l'histoire politique de la Grèce, ou bien aussi des textes cherchant à définir ce que signifie vivre dans un pays étranger.

Michalis Patentalis

Celui d'en face

Mon voisin
 s'est acheté une nouvelle auto
 des actions
 une femme
 une maison
 des meubles
 du viagra
 un cœur
 une tombe

Il n'y a que de dieu qu'il n'ait pas changer.
 « Dieu le garde ».

(Traduction : Annette Gérard)

GILETE CONTOUR ou la première pub en Afghanistan

« Au nom du Père et du Fils »
 et de la folie mondiale.

La nuit se rase la barbe
 avec une lame prise au calice.

Tartinée d'un peu de beurre de cacahuète
 « à son image ».

Au pied de la montagne le jour déguisé compte par erreur
 le chuchotement du silence

Tandis qu'un serviteur rend sa précarité
 bien repassée.

Et tu regardes exceptionnellement dans le miroir
 En te peignant la langue poilue.

Descendant de Caïn, serais-tu peut-être
 l'alpiniste de la mort boiteuse ?

(Traduction : Annette Gérard)

Giorgos Lillis

La plus profonde robe de la mer

Hors des murs de la ville
 accompagné du vent en rafales
 je suis monté jusqu'au point
 où j'allais assister au sacrifice du soleil pour la nuit.
 Les ondines jouaient aux osselets avec une poignée d'étoiles
 et de loin à vélo la lune s'approchait.
 Enfoui sur la pente je regarde
 la plus profonde robe de la mer.

(Traduction : Annette Gérard)

Ce qui sombre est en dehors de mon rempart

Le soleil trahissait une fois de plus et jetait sur nous le filet noir.
 Pluie soudaine,
 comme le petit vent de midi quand tu dors,
 tu as froid
 et cherches le drap pour te couvrir.

Mon rempart une fenêtre. Même petite,
 mais suffisante pour me livrer l'image du monde.
 Pour dire non, ce qui peut aussi arriver, je suis ici aujourd'hui
 et regarde, à ma guise, la pluie et plus tard
 la nuit, que je vois s'approcher au galop tout uniment
 et de sa corbeille
 répandre étoiles et obscurité,
 elle aussi semeuse du ciel.

Sans parler de la lune du côté gauche,
 elle se frotte le dos aux hauts immeubles, puis décrit une courbe
 et se pose en couronne sur la montagne au fond.
 Pour peu de temps.

Après je ne vois plus rien. Le locataire d'à côté l'a piquée.
 Il pourrait ce chançard, l'admirer comme un roi,
 mais je le l'ai jamais vu regarder dehors.
 Les gens sont drôles. Le merveilleux pose sous leurs yeux
 Et ils cherchent ailleurs.

En vain.

Les gouttes ont jeté un vêtement sur la vitre.
 Une plante avec la rosée du matin
 sur ses feuilles de verre.
 La chambre un jardin et moi le jardinier.
 Le vers s'emplit d'un parfum délicieux, de beaucoup de couleurs,
 l'âme s'apaise.

D'ici je peux voir les autos et les passants
 sur les trottoirs, aussi les maisons jusqu'au loin,
 le camion qui vient tous les jours et que l'on décharge
 en bas devant la maison,
 mais je en le fais pas.
 Je m'en tiens aux oiseaux qui picorent le bleu,
 Ils se couvrent dans leur vol de poussière de ciel,
 au vent qui danse avec les arbres
 au broc qui verse le lilas du soleil couchant
 à la pluie qui remplit les rigoles et qu'on entend le soir
 étonnante sonorité de l'eau comme une rivière.
 N'allez pas penser que j'ai ici où j'habite une vue extraordinaire.
 Je suis obligé, comme vous d'ailleurs,
 D'habiter ces villes construites à la hâte,
 elles n'ont rien d'important à montrer
 sinon des autoroutes,

des habitations les unes à côté des autres.

A un moment donné j'ai décidé. De prendre la petite table,
de la placer à côté de la fenêtre
de poser ici ma machine à écrire pour en écrivant
aider les pensées à pénétrer le désert du silence.
Plus tard je me suis surpris à me perdre pendant des heures
non pas dans des images concrètes du monde au dehors
mais dans des choses que je ne peux guère expliquer
failles du souvenir,
photos du ciel intérieur
tel un caméraman qui filme un pays lointain et inconnu.
A ces heures-là le café refroidissait souvent
Je n'entendais ni musique ni voix.

Rien.

Flottement étrange entre l'à-peine perceptible et le réel.
Il y avait du vent, je me souviens, et à l'intérieur une obscurité blanche.
Et moi un danseur de corde. De la fenêtre à l'autre bout de la montagne.
Sans me blesser en traversant la vitre
jusqu'au bout du monde.

Régulièrement les voisins prétendaient méchamment
que j'étais devenu fou
mais je savais
et je les plaignais de ne pas voir, les pauvres,
ce que je ne pouvais décrire, car je craignais
qu'ils ne puissent le supporter, s'ils
arrivaient au multiple.

Surtout quand la machine à écrire est devenue machine à remonter le temps
Et m'a mené au rivage
où Ulysse fatigué s'endormit
et fit toujours encore le même rêve étrange.

Ce qui sombre est en dehors de mon rempart.

(Traduction : Annette Gérard)

Yüksel Pazarkaya

MARRONS

Tu es turc

« Tu n'es pas allemand », dit Stefan à Ender dans la cour pendant la récréation. Pourquoi ne voulait-il pas jouer à chat avec Ender aujourd'hui. Juste pour donner une raison, il dit simplement : « Tu n'es quand même pas allemand. » Ender était interloqué et blessé. Stefan était son meilleur copain, son compagnon de jeu préféré. « Comment ça ? » C'est tout ce qu'il trouva à demander.

Stefan ne le comprit pas. Que signifie « Comment ça ? » Ou Ender se prend-il peut-être pour un allemand ? « Tu n'es simplement pas allemand, » dit-il, « tu n'es pas allemand comme moi. »

Les beaux yeux sombres d'Ender s'attristèrent. Intérieurement, il se rebellait comme s'il s'était rendu coupable de quelque faute. Dans son cœur, quelque chose se brisa. Il se tut. Il baissa la tête. Il s'en alla. Ce jour-là il ne dit plus un mot à Stefan. Il ne pouvait pas suivre la leçon. Il ne pouvait pas écouter l'instituteur. Sa tête devenait de plus en plus lourde.

Marrons allemands

L'automne précédent, il s'était déjà passé quelque chose de semblable. Dans le quartier, il y a un joli petit parc, plein de fleurs et d'arbres. C'est en automne qu'il est le plus beau. Alors les marronniers attirent tous les enfants du voisinage. Les enfants lancent des pierres pour faire tomber les marrons. Celui qui en ramasse beaucoup les vend au zoo pour nourrir les éléphants et les chameaux. D'autres les apportent à l'école. On peut en effet les utiliser pour le calcul. Et les petits qui ne vont pas encore à l'école jouent avec comme avec des billes.

L'instituteur dit : « Chacun apporte dix marrons. » Ils sont 34 dans la classe. Si chacun apporte dix marrons, ça fait tout juste 340. Et avec ça on peut faire bien des exercices sur les nombres élevés et les quatre opérations.

L'après-midi Ender alla au parc. Deux enfants lançaient des pierres aux marrons. Certes, ce n'étaient pas des amis à lui, mais il les connaissait. Il les voyait souvent dans le quartier.

Ender s'approcha d'eux. Il se baissa pour ramasser un marron. Un des deux lui cria : « Pas touche ! » « Moi aussi je veux ramasser des marrons », dit Ender. L'autre enfant lui cria : « Tu ne peux pas les ramasser, ce sont des marrons allemands. » Ender ne comprenait pas. Le premier ajouta : « Tu n'es pas allemand ». Et l'autre : « Tu es un étranger ». Ils s'approchèrent près à la bagarre. Ender restait courbé, la main tendue. S'il se penchait encore un peu, il pourrait saisir le marron. Mais il ne pouvait l'atteindre. La tête relevée, tournée vers les enfants, il resta un moment figé, penché vers le sol. Puis il se redressa. Naturellement sans marron. Muet. Il aurait voulu dire : « Le parc est à tout le monde, tout le monde peut ramasser des marrons », mais il ne pouvait dire un mot. Les autres n'en étaient que plus agressifs : « Tu es un étranger. Ce sont des marrons allemands. Si tu y touches, ce sera ta fête », ils voulaient lui faire peur.

Ender était tout désemparé. Il lui passa par la tête, faut-il que je me batte avec eux ? Mais il regarda l'un, puis l'autre. Se battre contre deux, ce n'est pas malin, se dit-il. Et il s'encourut sans plus les regarder.

Qu'est-ce que je suis?

Quand il rentra chez lui ce jour-là, Ender posa quelques questions à sa mère. Mais sa mère fit comme si elle ne comprenait pas.

Maintenant Ender était bien décidé, après ce qui s'était passé avec Stefan, de résoudre enfin la question qui lui avait bourdonné dans la tête toute la journée. Dès qu'il posa le pied sur le seuil, il lança la question à la tête de sa mère :

« Maman, qu'est-ce que je suis ? »

C'était une question à laquelle sa mère ne s'attendait pas. Pas plus qu'il ne s'attendait à la réponse :

« Tu es Ender. »

« Je sais bien que je m'appelle Ender. Ce n'est pas ça que je demande. Mais qu'est-ce que je suis ? » insista Ender.

« Entre d'abord. Pose ton cartable. Enlève tes souliers », dit sa mère.

« Bon, » dit Ender. « Mais toi tu me dit ce que je suis. »

La mère d'Ender pensa qu'il la taquinait ou qu'il lui posait peut-être une devinette.

« Tu es un écolier, » dit-elle.

Ender se fâcha.

« Tu te moques de moi. Je te demande ce que je suis. Je suis allemand ou turc, je suis quoi ? »

Oh là là, des questions pareilles, ça ne plaisait pas du tout à la mère d'Ender. Car répondre était difficile. Que devait-elle dire ? Au fond ce n'était pas une question difficile. Elle connaissait la réponse exacte. Mais Ender pourrait-il la comprendre ? L'accepter ? Et s'il l'acceptait, celui l'aiderait-il ?

Sa mère et son père sont turcs. Ils sont nés en Turquie, ils y ont grandi, ils y sont allés à l'école. Ils ne sont venus en Allemagne que pour travailler et gagner leur vie. Ils ne connaissent même pas bien l'allemand. Quand ils parlent allemand, Ender doit rire. Ils disent souvent des mots de travers. Ils ne savent pas dire tout correctement.

Pour Ender, c'est tout différent. Lui est né en Allemagne. C'est ici qu'il est allé au jardin d'enfants. Maintenant il est en première année primaire dans une école allemande. Il a des amis allemands. Dans sa classe, il y a aussi quelques étrangers. Ender ne fait pas de différence, il ne pourrait pas distinguer, celui-ci est allemand, celui-là pas, car ils parlent tous très bien l'allemand, à une exception près. Il n'y a qu'Alfonso. Alfonso fait de la peine à Ender. Alfonso ne parle aussi bien allemand que les autres. Ender croit qu'Alfonso n'a pas encore bien appris à parler. Les petits non plus ne savent pas bien parler ; Alfonso lui semble être un grand bébé.

Ender parle aussi turc, mais pas aussi bien qu'allemand. Quand il parle turc, il y mêle souvent des mots allemands. C'est l'allemand qu'il a appris comme langue maternelle. Tout comme les petits allemands. Parfois, il a quand même le sentiment qu'il y a une différence, parce que les enfants allemands ne parlent pas turc. Mais quand le cours commence, ou les jeux à la récréation, ce sentiment disparaît aussitôt. Justement quand il joue avec Stefan, il est impossible qu'il le ressente.

Voilà pourquoi il était tellement surpris de la remarque de Stefan. Et si Stefan ne jouait plus jamais avec lui ? Alors il serait bien seul. Il s'ennuierait.

Le père d'Ender est tout perdu

Le soir, le père d'Ender rentra du travail. La porte était à peine ouverte qu'Ender demandait :

« Papa, je suis turc ou allemand ? »

Son père était sans voix.

« Pourquoi poses-tu la question ? » dit-il après un moment de réflexion.

« J'ai envie de savoir, » dit Ender décidé.

« Que préférerais-tu être, turc ou allemand ? » demanda son père.

« Qu'est-ce qui est mieux ? » Ender retourna la question.

« Les deux sont bien, mon fils, » dit le père.

« Alors pourquoi Stefan n'a-t-il pas joué avec moi aujourd'hui ? »

Ender finissait par dire ce qui l'avait tourmenté toute la journée.

« Pourquoi n'a-t-il pas joué avec toi ? » demanda son père.

« Tu n'es pas allemand, qu'il a dit. Qu'est-ce que je suis, papa ? »

« Tu es turc, mon fils, mais tu es né en Allemagne, » dit son père, tout désemparé.

« Mais les enfants allemands ont des noms différents du mien. »

Son père se mit à bégayer.

« Tu as un nom turc. Ce n'est pas un beau nom, Ender ? »

Ender aimait bien son nom.

« Si ! Mais il n'est pas comme les noms des autres. »

« Ça ne fait rien, ce qui compte c'est que c'est un beau nom. »

« Mais Stefan ne joue plus avec moi. »

Le père d'Ender eut la gorge nouée. Il étouffait. « Ne sois pas triste, dit-il après un long silence. Demain j'irai parler à Stefan. Il recommencera à jouer avec toi. C'était sûrement pour rire. »

Ender se tut.

(Traduction : Annette Gérard)

Le sicilien

Les dialectes siciliens appartiennent à la branche Sicile/Calabre/Salente des dialectes de l'Italie méridionale. Quand on les compare aux autres dialectes de la péninsule, on peut constater que leur histoire et leur évolution sont particulièrement intéressantes et présentent des caractéristiques distinctes. Cette position originale s'explique de plusieurs façons:

- a) La position centrale occupée par la Sicile dans la région méditerranéenne depuis l'Antiquité;
- b) Les relations entretenues dès le début avec les langues et civilisations grecques et latines. Le sicilien se caractérise par un système vocalique particulièrement développé, différent de celui de toutes les autres régions néo-latines;
- c) Les influences culturelles et linguistiques extrêmement hétérogènes qui ont caractérisé l'histoire de l'île: la Sicile a été en contact non seulement avec la Grèce et la Rome antiques, mais aussi avec les civilisations byzantine, arabe, normande, catalane et espagnole, ce qui a abouti à une grande variété linguistique;
- d) L'ensemble remarquable de traditions culturelles et linguistiques toujours perceptible dans les différences qui existent entre les divers dialectes siciliens actuels. On peut classer ceux-ci en trois groupes: le groupe occidental (auquel appartiennent les dialectes de Palerme, de Trapani, et d'Agrigente occidental), le groupe central (les dialectes de la région de Madonie, d'Agrigente orientale et d'Enna), et le groupe oriental (les dialectes de Messine, de Catane, de Syracuse et de Ragusa). Les traditions littéraires et linguistiques siciliennes ont été façonnées par des événements déterminants et des personnalités hors du commun : pensons à l'Ecole sicilienne de poésie qui a vu le jour au Moyen Age, sous le règne de Frédéric II, de même que des personnages historiques majeurs tels que Antonio Veneziano (16e siècle), Giovanni Meli (18e siècle), et plus récemment, Domenico Tempio et Ignazio Buttitta. Des auteurs importants comme Luigi Capuana and Luigi Pirandello ont également écrit en dialecte. Le niveau de compétence peut être variable, mais pratiquement tout qui est né et a grandi en Sicile connaît le sicilien.

Nino De Vita

Benoîte

I

A treize ans le cœur
s'enflamme.

Fantasmes insistantes
d'étreintes et de baisers
- au potager, dans la luzerne
dans les meules de foin –
tout cela minait mon peu
de raison.

Alors en douce

– en douce, en douce –
 pour échapper à mon père
 (« Fainéant, fainéant,
 va étudier, fainéant ! »)
 je m'suis tiré.

J'ai fermé
 la demi-porte, j'ai longé
 la pergola, j'ai passé
 la porte branlante
 du poulailler.

Le soleil
 au loin frôlait l'église
 s'en allait, pâissant,
 vers les salines.

II

Des nids de poule
 desséchés dans le chemin,
 des cailloux, les ornières des roues
 de la charrette ; après
 le poulailler, le potager
 de Michel Petit : des lignes
 d'ails, de petits pois, de courgettes
 un figuier, des papyrus
 au long des canaux
 et le panache
 de l'orobanche
 qui, roussâtre, se levait
 au-dessus des fèves.

En me glissant derrière la tour
 par la ruelle de Bartholomé
 Lejoufflu, j'ai trouvé un coin de terre :
 origan, chicorée,
 radis et persil,
 céleri monté en fleur
 roses trémières, asperges sauvages
 en touffes arrachées, jetées au canal
 les racines au soleil

– la rousserolle regardait,
 la curieuse ! Le hoche-queue
 marchait d'un pas agile,
 prenait peur, s'envolait –

Longeant le jardinet
 de Nicolas des Ails
 et le lisier à Babette

Paillasse, fumier frais
de vache gravide,

III

ah ! comme je marchais
les mains dans les poches
en poursuivant une ombre
– un visage – de femme
qui me turlupinait.

Murs bas de pierres sèches
descendant des hauteurs
de Cutusio : tassés
rapetassés, troués,
gorgés de terre :
menthe crépue, chardons,
bourgeons de figuiers sauvages,
ronces desséchées...

J'ai entendu
– si, si, je l'ai entendue –
comme une plainte... sa voix...
Encore et encore, cri du corps
d'une femme...

J'ai tourné
la tête du côté des
agaves ; et j'ai, résolu,
emprunté le passage, me faufilant
parmi les épis : leurs barbes,
longues et acérées, me griffaient
les bras.

IV

C'était une jeune fille, renversée
dans le froment : les mains
sur son ventre enflé,
la robe levée sur ses cuisses
 elle agitait
la tête.

Je l'ai reconnue tout de suite.
Elle s'appelait Benoîte.
C'était la fille de Carmelo
Alogna, le journalier
qui habitait au début de la rue
à la petite chapelle votive.
Elle marchait, bien droite
 – les yeux en feu –
traversait la cour :

les cheveux nattés
 les seins déjà formés.
 Je n'avais pas remarqué,
 en la regardant, si gracieuse
 – un bol de levain à la main
 ou un broc porté sur la hanche –
 qu'elle attendait un bébé,
 là dans son ventre.

« Un enfant »
 me dit-elle en se mordant
 la lèvre. « J'attends un enfant ».

Je restais là comme pétrifié ;
 j'étais gêné,
 tout se mêlait dans ma tête.
 Les mots, je les cherchais
 des yeux : dans l'écarlate
 d'un coquelicot,
 dans les épis de froment
 au loin, jusqu'aux oliviers
 et sur ses mains
 à elle, ses yeux fermés
 qu'elle rouvrait...

Elle a soupiré,
 Benoîte, a redressé
 la tête, épuisée.
 « Va chez Julia, la cousine
 de ma mère » me dit-elle
 « et amène-la-moi, vite,
 cours ! »

V
 Julia était
 au poulailler,
 du pain et une tomate à la main.

Elle mangeait.
 Les miettes,
 elle les donnait aux poules.
 (Quelle bagarre – quel micmac –
 caquetages et coups de bec...)

Elle avait une verrue
 noire et poilue à la commissure
 des lèvres, les yeux tout petits
 comme ceux des cochons
 et elle portait
 un turban sur la tête.

Je lui ai parlé par
les trous de la toile métallique.
Elle a jeté
le pain, la tomate,
s'est frotté les mains
à son tablier et est sortie.

VI

Nous avons trouvé Benoîte
comme un sac vide, à l'abandon.
Elle haletait, geignait,
le front et les joues ruisselantes,
la sueur coulait
au long de son cou ;
les yeux éteints, le visage exsangue...

« Pousse-toi », me dit Julia.

Elle l'examinait,
la palpait...

Elle s'est tournée
vers moi. « Le docteur,
cours chercher le docteur, tout de suite »
me dit-elle. Benoîte a bondi :
« Non, pas le docteur »
Julia a tranché :
« Alors nous t'emmènons
chez toi. »
« Pas chez moi, non,
non, pas chez moi » implorait
la fille, épouvantée.
Julia
s'est levée. « Va appeler
quelqu'un » m'a-t-elle crié.
« Sa mère,
son père, n'importe qui,
allez, vas-y ! »

VII

J'ai rejoint notre remise
au pas de course.

Deux minutes après
— je pédalaïs à toute vitesse —
j'ai atteint le petit groupe
de maisons, à Saint-Léonard.

J'ai frappé à la porte

de la villa blanche du docteur.
 Madame Françoise, une vieille
 en chemisier, les cheveux relevés
 en chignon et les lèvres rouges,
 m'a ouvert.

Des paroles, tandis que le ciel
 turquoise se faisait
 gris (une charrette
 grinçante passait
 dans la rue,
 chargée de sarments
 et de foin, le paysan
 portait une casquette,
 son petit chien altier trottait,
 attaché sous l'axe de bois).

Impuissante, Madame Françoise
 hochait la tête en parlant.

« Il n'est pas là », disait-elle
 « Plus tard... »
 Les bras large ouverts
 comme crucifiés.

« Il n'est pas là. Plus tard, il n'est pas là... »
 me répétais-je à bout de souffle
 sur le chemin du retour
 – les roues bondissaient
 dans les trous
 du sentier.

A l'endroit marqué,
 – où les cigales
 et des grenouilles chantaient –
 je me suis arrêté.

J'ai balancé
 mon vélo sur les agaves
 et, galopant
 par les touffes de folle avoine
 d'orge et de gesse,
 je suis entré dans le froment.

Il n'y avait personne.

Dans un coin, une tache,
 large – un massacre –
 d'épis écrasés,
 piétinés...

VIII

La maison de Julia,
nouée de silence, était peu éclairée ;
de même celle de Benoîte : minces
lueurs par les persiennes
fermées.
J'ai pris le passage étroit
qui donne sur la tour,
j'ai débouché dans la cour
des maisons autour du puits.

Installé dans sa chaise,
Bartholomé Tuechèvres
faisait sauter son fils Vincent
à califourchon sur ses genoux ;
il chantait, le tenant
par les mains: « Partons !
Allons à Palerme! Allons à Rome
à cheval, mon garçon, allons! »
Le petit bondissait
et riait de ses deux
seules quenottes.

Dorothée, tenant sa bassine
pleine à ras bord,
s'est approchée du seuil
et a vidé d'un coup dans la cour
la lessive noire
en éventail.

« Eh ! Toinot !
Encore un peu
et je te lavais » me dit-elle en riant
de sa bouche édentée.

Je les ai salués en enfilant le passage
entre le fumier
et la citerne de mon oncle
Jérôme.

Dans un coin obscur
du pailler,
sur les crottes et l'urine,
des tiges de foin,
des fleurs de sorgho, et puis
la chèvre de Paul Tiquetique,
une vieille avec ses petits
installés dans une cuvelle.

IX

Tout d'un coup, les persiennes
s'ouvrent, la lumière du jour
emplit la chambre :
Saint Léonard sur le mur,
le crucifix

et dans un coin
une table, deux chaises
près du lit ; une assiette
sur le coffre, vide.

« Il est tard ? » je marmonne,
endormi – appuyé sur un coude
et la main
en visière.

« La journée a mal commencé »
me dit ma mère « très mal :
cette nuit, subitement, Benoîte est morte. »
« Morte ? », je criais presque.
« Morte », me dit ma mère,
« morte : à quinze ans. »

X

Je l'ai vue. Elle était dégonflée
la petite Benoîte : raide,
les hanches et le ventre plats :
une robe courte
au ras des genoux
et un chapelet
entre les mains.

Sa mère, la grosse Mariette
assise à son chevet,
éventait son double menton,
son visage bouffi, elle délirait :
« Ce n'est pas vrai ! »
« Ma petite fille si raisonnable,
mon trésor...
oh ! la malheureuse.

Comment pourrais-je
me consoler... »

Grâce Laseiche et
Antoine Facecuivrée la tiraient
par les bras.
« Qu'ai-je fait, mais qu'ai-je fait ? » disait
la grosse Mariette,
« planté des clous au Seigneur ? Dites-moi,
ai-je fait ça, moi ? »

Et Carmelo Alogna
blotti dans un coin,
les mains aux genoux :
« Elle ne reviendra plus, c'est inutile,
elle ne reviendra pas », répétait-il.

La grosse Mariette, calmée,
s'est mise à raconter,
à voix très basse.
« Elle restait toute la journée
à s'occuper à la maison, ma fille,
elle lessivait
repassait et rangeait le linge... »
En pleine nuit
tout à coup. Un arrêt cardiaque ?
« O ma bonne petite fille... »
Les femmes qui étaient auprès d'elle
l'ont serrée plus fort dans leurs bras :
— « c'est bon, maintenant, c'est bon comme ça... » —
la grosse Mariette secouait la tête en
criant « mon sang, sang de mes veines,
mon souffle de vie... »

Je n'y prenais pas garde
mais dès que j'ai tourné la tête
le regard de Julia,
acéré,
a plongé dans mes yeux :
suppliant
apaisant
menaçant...

Moi, je me suis détourné,
indigné, et je suis
sorti.

Oliviers, amandiers,
tourterelles, cochevis.
Et dans la vallée
eucalyptus, grenadiers,
jardins, murs de pierres,
les cédrats par terre
sont tout flétris...

La minorité albanaise en Italie

L'émigration albanaise en Italie a commencé au XIV^e siècle, mais ce n'est qu'à partir de la deuxième moitié du siècle suivant que nous trouvons des communautés albanaises établies dans le sud de l'Italie. Aujourd'hui encore, ces réfugiés de Giorgio Kastriota Skanderbeg se définissent comme des *arbëresh*, qui parlent *arbërisht* et habitent l'*Arbri*, perpétuant ainsi le souvenir de l'ancienne ethnie d'Albanie (on dit aujourd'hui *shqiptar*, *shqip* et *Shqipëri*). La langue *arbëreshe* représente une branche autonome du groupe dialectal présent au sud de l'Albanie, qui est nettement différent du *ghego*, parlé au nord. L'aire de l'Italie où nous trouvons cette minorité linguistique italo-albanaise et où se parle encore l'*arbëresh* compte 50 centres (41 municipalités et 9 parties de municipalités) réparties dans les régions suivantes : les Abruzzes, la Molise, la Campanie, les Pouilles, la Basilicate, la Calabre et la Sicile. Dans l'état actuel des choses, les données statistiques, même celles qui proviennent du recensement officiel, ne permettent pas de déterminer avec exactitude le nombre de locuteurs albanais résidant en Italie : en effet, en plus des albanophones habitant les centres d'immigration historique, on en compte de plus en plus dans les grands centres urbains : ainsi la communauté albanophone de Palerme est la plus importante dans la province. En cinq siècles de présence en Italie, la communauté albanaise a fait plus que préserver sa langue, qui représente une précieuse source d'information sur l'albanais médiéval, elle l'a élevée au rang de langue littéraire, lui donnant ainsi un statut égal à celui de n'importe quel autre dialecte albanais jusqu'à la reconnaissance d'une langue albanaise littéraire officielle en 1972. Il est évident qu'au fil de tant de siècles elle a subi l'influence inévitable de dialectes italiens, mais celle-ci s'est largement limitée au niveau lexical de variétés orales d'*arbëreshe*, tandis que les structures phonologiques, grammaticales et morphologiques restaient inchangées. Suite à la loi cadre nationale n° 482 du 19 décembre 1999, la minorité italo-albanaise – au même titre que toute autre minorité – dispose désormais d'une législation qui favourise l'enseignement de l'*arbëresh* dans les écoles, soutient les initiatives dans le domaine de la recherche linguistique et invite à la publication de matériels didactique. En Sicile, où trois des neufs zones administratives sont albanophones (Piana degli Albanesi, Contessa Entellina et Santa Cristina Gela), ces mesures suscitent un grand intérêt de la part de la population qui suit avec fougue et détermination les cours organisés par le département de langue et littérature albanaises à l'Université de Palerme.

Giuseppe Schirò Di Maggio

Le genêt a beaucoup de fleurs

Drame en un acte

Note: Les événements tragiques dont il est question ici eurent lieu en 1947 et sont toujours commémorés dans la commune sicilienne de Portella della Ginestra (« Ginestra » signifie « genêts », et est traduit partout « Portella des Genêts »).

L'étude du dramaturge.

DRAMATURGE, ANGELA, GIORGIA, MATTEO

DRAMATURGE – (*Il tape à l'ordinateur. Quelqu'un frappe à la porte.*) Oui ?

ANGELA – (à l'extérieur) C'est nous.

DRAMATURGE – (*il se lève pour ouvrir la porte*) Et qui êtes-vous ?

GIORGIA – (à l'extérieur) Surprise !

DRAMATURGE – (*il ouvre la porte*) Tiens, c'est vous !

ANGELA – Tu attendais quelqu'un d'autre ?

DRAMATURGE – Non, non, entrez ! C'est toujours un grand plaisir de vous voir.

MATTEO – Et pour nous de même !

DRAMATURGE – (*il se rassied derrière son bureau*) Asseyez-vous !

GIORGIA – Tu écrivais quelque chose ? (*Elle indique l'ordinateur allumé*)

DRAMATURGE – Ben, oui, une idée à mettre par écrit...

ANGELA – On est ici pour te proposer un projet.

DRAMATURGE – Dites.

MATTEO – On en a déjà parlé entre nous...

DRAMATURGE – Vas-y..

GIORGIA – Puisque c'est le cinquantenaire de Portella des Genêts...

DRAMATURGE – J'ai déjà compris, mais vas-y...

GIORGIA – ... Ne serait-ce pas l'occasion de préparer un truc à mettre en scène ?

DRAMATURGE – On a déjà des pages et des pages sur Portella, des pages de livres et de magazines qui sont déjà dramatiques par elles même. Pourquoi encore une pièce ?

GIORGIA – Ce ne serait pas une pièce de plus. Ce sera notre pièce à nous, c'est nous qui allons la mettre en scène.

DRAMATURGE – Ce n'est pas facile d'écrire une pièce originale sur Portella ! C'est un peu comme écrire un texte pour l'école : on connaît déjà l'histoire...

ANGELA – Tu peux essayer quand même. Ici tu as déjà trois personnages.

GIORGIA – (*elle s'adresse à Angela*) Des acteurs, tu veux dire : les personnages sont créés par celui qui écrit.

ANGELA – Oui, je voulais dire des acteurs. Il y a nous trois, et puis le groupe...

DRAMATURGE – Je suis flatté que vous ayez cette confiance en moi, mais je suis perplexe...

ANGELA – Pourquoi « perplexe » ?

DRAMATURGE – Il s'agit d'un sujet délicat. Comprenez-moi bien. C'est un sujet délicat comme thème d'une pièce originale. Vous voyez, les Albanais de Piane – les arbëreshë – et nos voisins de Saint Giuseppe Jato et d'autres villages ont vécu dans leur chair les événements de Portella : ils ont vu des êtres chers mourir, même des enfants, ils ont vu la couleur du sang, ils en ont senti l'odeur. Quelques participants de cette fête du 1^{er} mai sont toujours en vie, même s'ils sont bien vieux : ils seront un public trop attentif et critique. Commémorer l'événement par des discours, de la musique, des chants, c'est une chose ; faire revivre ces moments tragiques – à supposer que l'on en soit capable – c'en est une autre.

GIORGIA – Tu peux quand même essayer !

DRAMATURGE – Je ne sais pas... c'est un sujet trop exposé aux critiques non pas politiques, mais littéraires. Il pourrait en sortir un texte trop emphatique...

MATTEO – Je ne le crois pas. Quand tu as écrit des textes dramatiques, cela t'a réussi, et s'ils sont comiques, c'est d'un comique amère et ironique.

ANGELA – Tu as peur de ne pas trouver des acteurs appropriés...

GIORIA – Nous, par exemple...

DRAMATURGE – Non, non, vous êtes très appropriés. Mais le drame est beaucoup plus difficile que la comédie...

GIORGIA – Oui, j'ai compris : c'est un problème d'organisation et d'interprétation !

ANGELA – Ceci explique ta perplexité : l'acteur débutant n'est pas apte à faire des drames.

DRAMATURGE – N'exagère pas. S'il étudie bien son rôle, l'acteur débutant peut très bien être bon en scène.

MATTEO – Si tu crois qu'on n'est pas à la hauteur d'interpréter un drame, alors la discussion est close.

DRAMATURGE – Quand tu parles sérieusement comme ça, Matteo, tu me convaincs du contraire : tu es déjà en train d'interpréter le drame de celui qui ne sait pas interpréter les drames...

EUX, MARGHERITA CLESCERI, GIOVANNI MEGNA, SERAFINO LASCRAI, FRANCESCO VICARI, VITO ALLOTTA, GIORGIO CUSENZA, TROIS GARÇONS, UNE PETITE FILLE

Les Victimes de Portella entrent. La femme porte la robe traditionnelle noire, les autres le costume de fête du 1^{er} mai 1947. La petite fille a une robe blanche. Les six Victimes de Piana viennent au milieu de la scène, les trois garçons et la petite fille restent à l'écart.

M. CLESCERI – Nous sommes ici parce que vous nous avez évoqués mentalement, même si vous ne nous avez pas appelés par notre nom... On était dans votre pensée et la pensée est l'élément par lequel il est le plus facile de passer ...

ANGELA – J'ai peur.

GIORGIA – Qui êtes-vous ?

M. CLESCERI – Ça ne se voit pas ? Nous sommes les victimes de Portella des Génets ! Nous, de Piana, et ces quatre enfants, de Saint Giuseppe Jato... (*elle indique de la main les garçons et la petite fille*)

DRAMATURGE – Pourquoi êtes-vous ici ?

G. MEGNA – Vous étiez en train de penser à nous, et alors nous voilà...

DRAMATURGE – Vous êtes arrivés trop vite, je n'ai pas encore pris de décision.

G. MEGNA – Alors décide-toi. Nous ne voulons pas être évoqués pour rien.

DRAMATURGE – C'est exactement ce que j'étais en train de dire à mes amis : je ne veux pas vous évoquer pour rien !

M. CLESCERI – Pourtant, vu qu'on est ici, tu devrais écrire notre drame.

DRAMATURGE – Mais c'est ça que je ne veux pas : ça ne me plaît pas de faire mourir des gens sur la scène, même si ce n'est pas pour du vrai !

G. MEGNA – Mais nous sommes déjà morts ! Et nous voulons précisément que se garde le souvenir de cette mort violente.

DRAMATURGE – Il y a déjà beaucoup de textes sur Portella des Genêts !

S. LASCARI – Moi aussi, je veux dire quelque chose. Il y a déjà beaucoup de textes sur Portella, mais plus du côté politique que du côté humain, c'est-à-dire de la mort réelle, la mort douloureuse de tout un chacun...

MATTEO – Je ne crois pas que c'est comme ça. Ici, à Piana, vous êtes honorés comme des individus spécifiques morts dans le massacre de Portella ! Vos noms sont gravés sur la pierre et dans la mémoire des gens ! Et dans les livres ou les articles écrits sur vous il y a de l'émotion et le sens du tragique...

S. LSCARI – Oui, je sais. Mais il semble qu'écrire à propos de nous, victimes sans défense et involontaires, ne suffit jamais...

M. CLESCERI – (*Au dramaturge*) S'il t'est difficile de nous faire mourir en scène, ou plutôt si tu ne le veux pas, tu peux toujours essayer de nous faire vivre...

DRAMATURGE – C'est la même chose. Et j'ai besoin des acteurs...

GIORGIA – Là c'est une belle excuse : tu as les acteurs, tu en a déjà trois ici et les autres sont prêts à jouer ...

DRAMATURGE – Ce n'est pas si simple. Je vais m'expliquer : qui parmi vous veut jouer le rôle des morts du massacre ? (*Il attend une réponse*) Vous ne répondez pas ? C'est logique : qui parmi vous veut mourir, même si c'est pour faire semblant ? Toi, Angéla ?

ANGELA – Pourquoi compliquer ainsi le problème ?

DRAMATURGE – Je ne le complique pas. Je demande seulement qui veut faire semblant de mourir dans la scène !

M. CLESCERI – Je crois que j'ai compris. Les acteurs ont raison, s'ils refusent. Personne ne veut mourir, même si c'est pour faire semblant. On ne peut pas jouer la mort. La mort, surtout la mort violente, tombe tout d'un coup sur toi, c'est comme une montagne qui tombe sur toi et t'écrase...moi, par exemple, j'avais ma vie, j'avais mes rêves, tous pour mes six fils, pour leur avenir : je n'aurais jamais imaginé devenir la victime de la haine des autres. (*Des bries de film sur Portella, qui montrent les victimes tomber, sont projetés à l'écran*) J'ignore même qui m'a tuée. J'ai senti un coup dans ma poitrine : j'y ai posé ma main, j'ai touché un liquide chaud, et c'était mon sang... Si je dis que ce sang était comme un œillet rouge, ou rouge comme le drapeau des travailleurs, je fais de la poésie. C'était mon sang, là, ce n'était pas une poésie : le sang d'une femme de trente-sept ans, fille du peuple. J'étais là, à Portella, pour fêter le 1^{er} Mai. (*Les scènes du début de la manifestation et de la fête sont projetées à l'écran*) Je voulais être là, participer, donner l'appui de ma présence physique... Et voilà qu'au contraire, je suis morte ! Je le sais. Ma présence est maintenant éternelle, là sur la colline entre Pizzuta et Kumeta. Mais cela peut-il me consoler de ma mort prématuée et d'avoir laissés seuls mes six enfants ? Vous comprenez : six enfants, six fois l'avenir lumineux dont je rêvais pour eux ? Et voilà qu'à la place, je suis morte ! Et ces quatre gosses-là de San Giuseppe Jato (*elle les indique*), tués comme ça, dans l'âge le plus tendre, les voyez-vous ? Je les ai pris comme mes enfants : il y en a une de neuf ans, vous comprenez ? – neuf ans ! – et les

garçons sont un peu plus âgés. Dans quel monde vivions-nous ? Dans quel monde vivez-vous encore, depuis que cela est arrivé ?

F. VICARI – (*au dramaturge*) Je ne sais pas ce que tu veux écrire, toi, mais peux-tu rendre avec les mots ce que j'ai senti, comme eux, dans l'instant où je fus transpercé ? Le grand chagrin de voir ton jeune corps cassé, et encore plus le chagrin d'être obligé, obligé je dis bien, de mourir à vingt-trois ans, quand tu as tout devant toi, même si l'avenir n'est pas certain et qu'il faut se battre pour on ne sait pas combien de temps pour réussir à vivre dignement de son travail ? Je te mets au défi de trouver un acteur qui soit capable de reproduire mes sensations dans l'instant où la balle ou les balles, qui les a comptées ?, me déchiraient la chair ? (*D'autres images de confusion et de mort prises dans le film de Portella*)

DRAMATURGE – Mais c'est pour ça que je crois que c'est impossible d'écrire un drame, comment dire, approprié...

V. ALLOTTA – Moi, j'avais vingt ans à l'époque. Dites-moi s'il est possible de mourir à vingt ans ! J'avais envie de faire la fête avec mes amis – comme tous les jeunes de vingt ans ! – et la fête, c'était manger des artichauts, les premières fèves, des morceaux de fromage apportés par quelques amis car nous, nous n'en produisions pas. Ma mère m'avait donné un gros pain qui ressemblait à une lune ronde : un pain d'un kilo ! Si je pouvais le manger tout entier ? Vous en doutez ? Si, si, j'aurais réussi ! Si j'avais eu le temps ! J'ai cru que toute la montagne s'engouffrait dans ma chair ! Ma chair de vingt ans, Dieu du ciel ! Un coup de fusil me fit plier en deux ! Et dans ma tête je pensais seulement : où est ma mère ? Je croyais que ma mère aurait été capable de tamponner le sang qui sortait de mon corps comme d'une source : oui, j'ai pensé à la source « te Kroï i Badeut » : là-bas l'eau sort comme ça !

G. CUSENZA – Moi, j'avais quarante-deux ans quand c'est arrivé ! J'étais le plus vieux ! Si quelqu'un m'avait demandé de donner ma vie pour la bonne cause, j'aurais refusé. Mais voilà, ma vie je l'ai vraiment donnée. L'idée que mon sang, comme le sang de mes amis, ait servi pour faire progresser la cause des travailleurs, l'humanité, m'a payé de la douleur que j'ai éprouvée en mourant. Vous voulez porter au théâtre cette tragédie. Je ne sais pas à quoi ça peut servir. Je ne voudrais pas que nous aussi figurions parmi les célébrations qu'on organise maintenant pour donner à Piana un statut de centre touristique. Je veux dire : soyons sérieux ! C'est une chose de faire venir les touristes pour Pâques ou l'Epiphanie, c'en est une autre de les faire venir pour le 1er Mai. On ne voudrait pas être traités comme des monuments à visiter, mais comme des gens qui ont autre chose à dire aux nouvelles générations.

S. LASCARI – Je voudrais savoir comment on peut me représenter, moi, mort à quinze ans ! Mais j'étais déjà un homme, un travailleur ! Mourir à quinze ans, est-ce que ça a un sens ?

DRAMATURGE – C'est pour ça que je pense qu'il est difficile de porter votre histoire à la scène de manière appropriée.

M. CLESCERI – En tout cas, si on fait une fête ou si on écrit, on se rappelle toujours de nous, morts là-bas à Portella. Même si les journaux parlent de ce cinquantenaire, même si on écrit d'autres livres ou tourne d'autres films, une fleur symbolique, comme peut l'être une pièce de théâtre, c'est un signe d'amour. Tu vois, le genêt, « notre genêt », a beaucoup de fleurs : elles sont écloses et elles se sont multipliées depuis cinquante ans sur ses branches ; tu ajouteras une fleur à ce genêt... Si tu n'écris rien, rien, c'est un hommage manqué.

ANGELA – Mais qui peut interpréter votre rôle ! Je commence à penser moi aussi que personne ne voudra interpréter votre rôle, surtout celui de mourir sur scène, même si c'est pour faire semblant.

GIORGIA – Si on l'exprime comme ça, le problème est difficile à résoudre. Qui peut exprimer, de manière appropriée, sur la scène, la douleur d'abandonner la vie, je ne dis pas seulement la douleur physique mais aussi la terreur d'être obligé d'abandonner cette vie...

MATTEO – Donc, on ne fera rien.

M. CLESCERI – Rien, c'est un hommage manqué, c'est rien ! Alors pourquoi vous, les acteurs, êtes-vous venus ici ?

ANGELA – On ne croyait pas qu'il était si difficile de parler de vous...

GIORGIA – On ne s'était pas mis à votre place...

M. CLESCERI – Vous ne pouvez pas vous mettre à notre place : vous ne ferez que faire semblant, mais ça peut servir aussi à perpétuer notre souvenir, même si c'est au théâtre.

MATTEO – Désormais personne ne peut nous convaincre que les acteurs soient appropriés...

M. CLESCERI – Je ne crois pas non plus que des acteurs professionnels puissent nous représenter.

Une tenture est ouverte dans le studio; le Chef des bandits est assis, le Bandit est debout à côté de lui. Tous deux sont armés et encagoulés. Tout le monde est surpris. Les victimes du massacre s'éloignent, vers le décor du fond. Silence embarrassant à cause de la présence de deux bandits.

DRAMATURGE, ANGELA, GIORGIA, MATTEO, CHEF DES BANDITS, BANDIT

DRAMATURGE – Qui êtes-vous ?!

CHEF DE BANDITS – Qui nous sommes ? Je ne le sais pas. Je veux le savoir de vous.

DRAMATURGE – Pourquoi êtes-vous armés et encagoulés ?

CHEF DE BANDITS – Si je dois jouer mon rôle, je veux garder l'incognito.

DRAMATURGE – Je ne veux pas de personnages incognito. Enlevez vos cagoules.

CHEF DE BANDITS – On ne peut pas. Nous avons été chargés d'une mission qui exige une habileté et une confidentialité : nous ne pouvons donc rien enlever. Les tueurs ne peuvent être présents avec les tués ! Et nous sommes ceux de l'embuscade !

DRAMATURGE – On ne peut pas mettre une pièce en scène sans savoir avec qui on travaille ! Et d'ailleurs, je ne veux rien mettre en scène du tout : je ne veux pas que vous tiriez sur des personnes sans armes, même pas pour rire !

CHEF DE BANDITS – Sans armes ? mais ils ne sont pas sans armes ! Ce sont des gens dangereux. Des gens qui pensent. Qui commencent à penser, peut-être. Mais qui pensent. Ils ont des idées, des idéaux ! Ce sont des gens dangereux ! Il y en a de plus en plus : ils deviennent une foule, un peuple : le peuple qui pense est dangereux ! Moi, j'ai un devoir tout simple : tirer sur les idées ! Si je tire sur la tête de ces personnes, c'est encore mieux : c'est là le centre des pensées !

DRAMATURGE – Mais êtes-vous des acteurs ou des personnages ? A t'écouter parler, tu me sembles trop convaincu.

CHEF DE BANDITS – J'ai bien appris mon rôle. Je suis acteur quand j'agis pour le compte d'autrui et je suis un personnage quand j'agis pour mon propre compte !

DRAMATURGE – Et dans ce cas là ?

CHEF DE BANDITS – J'ai été invité à donner une leçon au peuple de Portella des Génets. On m'a dit de tirer en l'air pour les effrayer : tout le monde a peur des coups

de feu ! Certes, il peut arriver que quelques coups partent sur la foule, m'a-t-on dit ! Tirer en l'air ! A quoi ça sert ? Je devrais faire l'acteur qui tire en l'air, boum, boum ! Et j'aurais terminé de jouer ! Moi, je veux y mettre du mien ! Cette populace ne mérite rien d'autre ! Je me mets là sur l'arête de la Pizzuta et je vise bien ! Ça sera une fête du 1^{er} mai mémorable ! (*La scène de film avec les bandits qui se mettent en position est projetée*)

DRAMATURGE – Enlevez cette cagoule !

MATTEO – Ils ne peuvent pas : le mal n'a pas de visage !

ANGELA – Trop simple : le mal a un visage, je veux dire, le mal, c'est aussi quelqu'un, une personne physique ! Qu'il fasse du mal pour lui-même ou qu'il soit un exécutant, envoyé par d'autres, je ne crois pas que ça fasse de différence !

GIORGIA – C'est vrai; mais est-ce l'exécutant ou le commanditaire le plus coupable ?

MATTEO – Le plus coupable, c'est le commanditaire, c'est logique ! C'est lui qui donne l'ordre, l'autre ne fait qu'exécuter ce qu'on lui ordonne ! Si on condamne seulement l'exécutant, le commanditaire peut avoir recours à un autre exécutant. La source du mal c'est celui qui donne l'ordre !

CHEF DES BANDITS – Ils m'ont promis de grandes choses : je le répète, on m'a invité à faire une chose, mais j'en ferai davantage. Avez-vous compris ?

DRAMATURGE – Je n'ai pas l'intention d'écrire un drame avec des personnages qui ont le visage caché, qui ne veulent pas enlever leur masque !

CHEF DES BANDITS – Mais alors ? Qui est-ce qui doit enlever son masque ? Peut-être qu'un jour on connaîtra le fin mot de l'histoire : qui a joué tel rôle, qui l'autre ! Mais ces choses, on ne les fait jamais à découvert ! Si tu découvres les commanditaires après cent ans, à quoi cela servira-t-il ? A modifier l'histoire ? Trouveras-tu jamais les commanditaires ? Ce qui compte, ici et maintenant, c'est le résultat de la fusillade : quelques morts et l'avancée du peuple qui est bloquée ! Dans cent ans, si la vérité remonte à la surface, ça servira seulement à faire de belles pages dans les livres d'histoire ! Si on découvre la vérité dans dix ans, elle pourra déjà donner des résultats, mais elle ne servira à rien dans cent ans !

DRAMATURGE – Messieurs, j'ai du travail, je voudrais que nous en restions là !

MATTEO – Alors on ne fait rien ?

DRAMATURGE – Es-tu disposé à jouer ce rôle sur scène, tu as bien compris, à jouer le rôle du bandit qui tire sur la foule sans défense en train de faire la fête ?

MATTEO – Franchement, non !

DRAMATURGE – Alors, où vais-je trouver les acteurs ? Personne ne veut assumer la charge – mais aussi l'honneur – de représenter les victimes, de représenter leur tourment, l'angoisse d'être sur le point de perdre la vie, l'angoisse de ne pas avoir vécu dans un monde juste, de laisser sans soutien six fils en bas âge ! Pourtant, personne ne veut se charger du rôle de l'agresseur, qui tire avec prémeditation sur des gens sans défense ! Comment peut-on représenter un drame sans acteurs ?

Le rideau se baisse et le Chef des Bandits et le Bandit disparaissent, tandis que les Victimes réapparaissent.

DRAMATURGE, ANGELA, GIORGIA, MATTEO. LES VICTIMES

M. CLESCERI – Que faites-vous ?

ANGELA – Rien !

G. MEGNA – On pourrait vous donner des idées sur les moments qui ont précédé le massacre, personne ne peut mieux vous renseigner, ça c'est sûr; sur les moments qui ont suivi, nous ne pouvons rien dire : nous étions déjà morts...

G. CUSENZA – A l'aube du 1^{er} mai, le ciel était presque comme toujours : un patchwork d'espace et de nuages très blancs, mais l'horizon était vide. Dès que j'ai passé la tête à la fenêtre pour voir quel temps il faisait, une femme du voisinage, encore ensommeillée, m'a dit bonjour, mais elle était troublée, elle s'est approchée et m'a raconté le rêve qu'elle venait de faire : tout le monde sait que les rêves faits avant l'aube sont prémonitoires ! Mais cela je l'ai constaté après. Je ne suis pas superstitieux, il ne manquerait plus que cela ! Mais cette voisine m'a parlé de son rêve : elle avait rêvé de la grande façade de la Pizzuta plongée dans la nuit – vous savez combien la Pizzuta est noire par les nuits sans lune – et de lumières qui s'allumaient de ci et de là, je crois qu'elle disait des bougies ; des petites flammes s'allumaient : c'était comme une grosse main qui les allumait avec une allumette : au pied de la montagne, sur les flancs, sur le sommet : la Pizzuta comme un cimetière du 2 novembre, quand les femmes vont allumer des bougies pour les morts ! Ma voisine m'a supplié de ne pas aller à Portella des Genêts et ne pas y entraîner d'autres ; elle avait déjà convaincu son mari et ses fils de ne pas y aller. Mais qui va croire des rêves de bonnes femmes ? Son mari et ses fils sont quand même allés à Portella, comme tous ceux qui avaient organisé la fête du 1^{er} mai. Peut-être quelqu'un à Piana savait-il que quelque chose allait se passer. Mais c'était le climat de peur et d'incertitude engendré par les luttes politiques et sociales des années précédentes qui pouvait le faire supposer. Bref, je n'ai pas pris au sérieux le rêve de ma voisine. Je me suis préparé en hâte et me suis rendu au rendez-vous...

F : VICARI – C'était beau de voir tous ces gens du peuple qui remplissaient toute la rue principale presque depuis la Kryqja¹ là-bas, montant des mules harnachées, à pied, habillés pour la fête, c'était beau de les voir monter d'abord vers la place et poursuivre par la rue qui mène aux Genêts. Et là-bas à Portella arrivaient les travailleurs des villages voisins : ils montaient de San Giuseppe Jato, de San Cipirello, de Partinico, et ils rencontraient les camarades. Car tout le monde se sentait frère de l'autre, uni par le même destin : nous de Piana, les arbëreshë,² eux de villages voisins, les letinj,³ qui luttaient pour améliorer les conditions de tous, vu que quand on parlait de travail ou d'occupation il n'y avait pas de priviléges entre un pays et l'autre, on était tous dans la même situation. La couleur dominante était le rouge : les drapeaux rouges des travailleurs, mais certains n'étaient pas communistes ou socialistes : il n'y avait pas encore de division et les gens montaient à Portella comme pour faire une excursion à la campagne. En fait tout le monde était là : les vieux et les jeunes, les femmes et les enfants....

G. MEGNA – Moi, j'avais mis mon beau costume : je n'en avais qu'un, mais pour moi cette fête était une des principales de l'année, comme Pâques ! Celui qui avait apporté des artichauts les mettait à la disposition de tous, ainsi pour le pain du village et tout le reste : c'était vraiment une jolie excursion ! Moi, j'étais un peu loin de la pierre de Barbato,⁴ où montaient ceux qui devaient parler au meeting. Mes amis et compagnons de mort, mettons-nous dans la bonne position au moment du meeting, avant qu'ils ne commencent à tirer. (*Il invite les autres victimes à se placer*) Comme ça si la commotion du moment précédent peut vous inspirer... (*La scène du film du début du comice est projetée*)

M . CLESCERI – Moi, peut-être que j'étais dans cette position par rapport à la pierre de Barbato et j'écoutais celui qui parlait...

V. ALLOTTA – Moi, je devais être ici, du côté de la Pizzuta. Quand ils tirèrent, les coups venaient de la Pizzuta.

S. LASCARI – A mon avis, ils venaient de la Kumeta mais ça pourrait être l'écho. Certains disaient que c'était les pétards pour la fête, mais c'étaient ceux des villages voisins qui le disaient, les lètinj³; en fait ceux du comité ne s'expliquaient pas de quel pétard il pouvait s'agir, vu que ce n'était pas prévu, alors ils n'y comprenaient rien ! Et le meeting était à peine commencé...

F. VICARI – Moi aussi, j'étais du côté de la Pizzuta : je ne comprenais pas tous ces tirs. Au début j'ai cru qu'il s'agissait d'un chasseur, parce que certains en profitait pour tirer quelque lapin...

V. ALLOTTA – Et après c'était la fin du monde ! Comme quand le vent d'orage investit de sa fureur les blés murs du mois de juin et qu'il les plie et les couche, ainsi la foule se reflue et se disperse ! Mais c'est la seule chose que j'ai vue... après j'étais touchée. (*La scène de confusion qui suit les tirs est projetée*)

Les Victimes se mettent de chaque côté de la scène, sortis de derrière le rideau, ils avancent avec le chef des bandit et le bandit.

DRAMATURGE, ANGELA, GIORGIA, MATTEO, CHEF DES BANDITS, BANDIT.

CHEF DES BANDITS – (*encagoulé comme le bandit, le fusil pointé*) On aurait pu les tuer par centaines, arrêter ce jeu pour toujours, mais il fallait seulement donner une leçon ! La leçon tue les uns et adoucit les autres ! Je disais « tirez, tirez, tirez ! » et les coups descendaient comme la grêle...

(*Sur la toile de fond sont projetées les images des bandits qui font feu sur la foule*)

DRAMATURGE – Je n'aime pas la violence, sur la scène non plus ! A Portella vous avez tiré sur des gens sans défense !

CHEF DES BANDITS – Et ils n'étaient pas violents, eux ? La foule est violente ! Leurs sermons, leurs meetings étaient violents ! Exiger, exiger, exiger encore ! Nous on veut ceci, nous on veut ça !

DRAMATURGE – Ce n'est pas la même chose : la force des idées qui s'opposent aux autres idées donne vie à la démocratie !

GIORGIA – Je reconnaissais qu'il est impossible de représenter cette pièce ! Les agresseurs ont toujours leurs cagoules : quelle contribution à la vérité peut donner un drame qui compte parmi ses protagonistes des hommes encagoulés ! (*Le chef des bandits et le bandit disparaissent tout doucement*)

MATTEO – (*Au dramaturge*) Je renonce à l'idée de te faire écrire une pièce sur Portella ! D'ailleurs, combien de Portella y a-t-il eu sur ces cinquante années d'histoire de l'Italie ! Combien d'encagoulés ? Combien de massacres avec beaucoup plus de morts qu'à Portella ! Il y en a une longue liste !!

DRAMATURGE – Cependant le sang des martyrs a renforcé notre démocratie ! Si aujourd'hui nous sommes plus civiques, nous le devons au sacrifice de ceux qui sont morts en héros involontaires, des gens ordinaires, des gens assoiffés de justice ! Les autres morts des massacres pendant ces cinquante ans nous ont émus aussi, mais peut-être est-ce parce que Portella des Genêts fut l'une des premières tueries qu'elle nous touche de si près. Son souvenir est toujours vivant et tangible!

ANGELA – « Heureux le peuple qui n'a pas besoin de héros ! » – a dit quelqu'un⁵ dont j'ai oublié le nom.

GIORGIA – Malheureusement, il y en a eu, des héros, et il est possible qu'il y en ait toujours, jusqu'à ce que l'homme – je crois qu'ici je cite un lieu commun – ne soit plus un loup pour l'homme⁶ – et je m'excuse auprès du loup !

DRAMATURGE – Bon, on ne fera rien : je crois que personne ne voudrait se mettre à la place de l'agresseur même si c'est pour faire semblant. La seule chose à faire, et je crois la plus sereine, c'est de s'associer à la commémoration officielle, qui délaie dans un idéal héroïque la vraie douleur, physique et morale, des victimes. Puisque je ne suis pas capable de mettre en scène cette vraie douleur, je ne suivrai pas votre invitation à écrire sur les martyrs de Portella.

ANGELA – En tout cas le souvenir de nos concitoyens et de ces garçons de San Giuseppe Jato sera éternel, éternel comme les pierres à figures presque humaines qui se dressent sur la place de Portella.

GIORGIA – Au delà de la commémoration, ce qui compte c'est que des faits pareils ne se produisent plus jamais!

MATTEO – Il nous faut être forts dans l'espoir.

Les acteurs et le dramaturge se retirent au bord de la scène. Les Victimes de Portella, y compris la petite fille et les trois garçons de San Giuseppe Jato, s'avancent en souriant, unis main dans la main jusqu'à l'avant-scène, pendant que le paysage de Portella des Genêts tel il est aujourd'hui, est projeté sur l'écran.

¹ *Kryqja* signifie « Croix » en albanais. Comme dans beaucoup de villages italiens, une croix se dresse sur un socle à l'entrée du village de Piana degli Albanesi, protégeant ainsi ses habitants. La Croix se situe à l'est du village, au pied d'une longue côte qui mène à la grand-place.

² *Arbëreshë* est le mot albanais qui désigne les Italo-Albanais, c'est-à-dire les albanais dont les ancêtres ont émigré en Italie voilà bien longtemps et qui constitue l'ancienne minorité albanaise en Italie.

³ Le mot albanais *Lëtinj* signifie littéralement « Latins » ; les Italo-albanais l'utilisent pour désigner les Siciliens ou les Italiens, ou des étrangers en général, à la distinction des Albanais. La désignation a également une dimension religieuse dans la mesure où le latin est la langue utilisée dans le rituel catholique des Siciliens de souche. De la même façon, ceux-ci parlent parfois de « Grecs » pour désigner les Italo-Albanais, parce que même s'ils sont également catholiques, ils utilisent la langue grecque dans leurs rituels.

⁴ Le Rocher de Barbato se trouve à Portella des Genêts et porte le nom de Nicola Barbato, un député socialiste qui s'en servait comme tribune pour s'adresser aux travailleurs des villages voisins. Nicola Barbato est l'un des fondateurs du mouvement « Fascio dei Lavoratori », la « Ligue des Travailleurs », actif en Sicile à la fin du 19e siècle.

⁵ Voir la pièce de Bertold Brecht, *Leben des Galilei / La vie de Galilée*, sc.13 :

Andrea: Unglücklich das Land, das keine Helden hat!...

Galileo: Nein, unglücklich das Land, das Helden nötig hat.

[Andrea: Qu'il est triste le pays qui n'a pas de héros!...]

Galileo: Non, qu'il est triste le pays qui a besoin de héros.]

⁶ Allusion au dicton latin resté vivant dans la culture italienne (et au-delà), *homo homini lupus*, tiré d'*Asinaria*, de Plaute (II.iv.88): « Lupus est homo homini, non homo, quom qualis sit non novit » [« L'homme agit comme un loup envers les autres, pas comme un homme, car il ne sait ce qu'est l'humanité »].

Le galicien en Espagne

Le galicien est la langue parlée par environ 2 millions et demi de personnes dans le nord-est de la péninsule ibérique, la majorité des habitants de la communauté autonome de Galice. C'est une langue romane dérivée du latin qui apparaît dans des textes juridiques et de la poésie au 12e siècle et qui se développe en parallèle avec le portugais jusqu'au 14e. Entre le 16e et le 18e siècles, elle disparaît pratiquement des textes écrits et ce n'est qu'au milieu du 19e siècle que se produit une renaissance de la langue et de la culture galicienne. Bien qu'en 1936 le galicien ait été reconnu comme langue officielle de Galicie, la guerre civile empêcha la mise en œuvre de ce nouveau statut et les conditions permettant la reconnaissance effective du galicien n'ont pas été réunies avant la constitution de 1978. En 1981, il fut déclaré langue co-officielle de la région, avec le castillan. D'après les données de la Xunta, le gouvernement autonome de la région, plus de 83% de la population de Galice le parlent, 46% le lisent et environ 27% l'écrivent. Ces dernières années, de nombreuses campagnes de sensibilisation ont rehaussé son prestige, ce qui a fait augmenter les publications en galicien. Depuis 1994, un quotidien, *O correo Galego*, est publié exclusivement dans cette langue tandis que la radio-télévision autonome existe depuis 1984.

Ana Romaní

Noeuds

1

Elle se cale
au milieu de l'oreiller

cette femme abyssale
se lançant dans l'abîme
porte la lumière
pour illuminer sa blessure
ouvrir un chenal
dans les couvertures

Regarde le ventre gonflé
sa dure grossesse
d'invalides

2

Tirer la corde
tendre le cordage

à le rompre

qui se pendra au mât ?

3

Cette femme
qui se pend du dernier étage
au-delà de l'échafaudage
pour effacer de son vertige
les traces de la peur
les taches de graisses

4

Atroce mirage
ce désert qu'elle explore
lui arrache les entrailles creuse
dans le sol aride d'un mutisme sans nom
– Quelle est sa gorge ? –
creuse avec les mains
enchevêtrée dans le silence creuse

Pour elle-même la douleur :
creuser et penser des portraits
boire le jus de sa colère
et découvrir ainsi la tromperie

5

Habits de la fillette qui porte des sandales en décembre
celle qui ne pose pas de questions ne sait rien et ne veut rien savoir
celle qui lèche avec une indolence féroce des stalactites
que les jours abandonnent dans son album de princesse
Se dévider
plonger dans le vide
comme lorsqu'elle jouait à la poupée et grandissait et perdait la main à la corde
comme lorsque les heures se rompirent et que sortirent de leur lit
les fleuves qui la parcouraient

6

j'ai rêvé un jour que c'était moi et j'éclatai les ballons
maintenant je dégonfle ma grossesse d'invalides
et je colmate les crevasses des fondations.

(Traduction: Eloy Romero et Christine Pagnoulle)

Xavier Rodriguez Baixeras**Sans désir**

Désormais tes lèvres ne seront plus de sable
ni même ton sein, les rochers odorants ne
s'ouvriront plus comme des poings à marée basse.
Du fond de ton calice suinte un pus noir.

Cataclysme qui exalte un assaut tenace
d'excréments, caressés par tes princes
alors qu'ils inventent des directions changeantes aux vents,
alors qu'ils palpent, gênés, l'éclat de l'agonie.

Vague noire, écume lugubre, tel est ton avenir
d'étoile précipitée dans l'exil de quelque source blanche,
voix d'oiseaux mazoutés, tache d'encre de nous qui écrivons
avec désespoir, des vers insignifiants et nauséabonds.

Des mots sombres s'échouent en toi, résonnent
la membrane de la nuit, la douleur et le silence
qui se déversent sur les bateaux souillés par l'encre
de ce qui est écrit sans désir, du stérile, du superflu.

(Traduction: Eloy Romero et Christine Pagnoulle)

Chus Pato

Cygnes dédaigneux, tels des icebergs

En mer les bateaux, les marées inexplicables, les étranges cétacés
 les réflexions cosmiques des philosophes dans le jardin ouvert sur les Cyclades
 les pythies de l'océan
 les bateaux vers l'Armorique, les Cornouailles, le Pays de Galles, l'Irlande, l'Ecosse
 l'inscription de Burgas
 les couvents nestoriens, les cyprès de Salluste
 l'élégance d'un portique dans un paysage désert
 le sang noir qui rougit dans la prison de Trèves
 la théorie des Eons : Eucroce, Procule, Urbique, Hipatte, Trahamonde, Egérie
 les poissons du Minho aux lettres et chiffres prophétiques
 l'empire de la terreur, le désespoir romantique final
 Le cœur de Bruce, le roi
 BE TOM ATRON SAMBIANA, ATRON DE LABRO
 le reflux d'un équateur brésilien, congolais, hindoustani, malais
 la métamorphose d'Adonis-Attis
 les bals des dames
 la politique
 la science
 les investitures
 la Diète impériale
 la tiare à trois couronnes
 les courants rapides du Gulf Stream
 les sables sauvages, les âpres brise-lames

C'est ainsi que je l'imagine moi le paradis
 le paradis est un lieu clos
 au paradis on entre par osmose
 au paradis on trouve des colombes et le filet pour les attraper
 il y a de la végétation
 cela peut être un désert
 un livre
 un chemin
 – naître, on naît toujours en territoire inconnu

alors l'astre est deux
 Terrestre
 carré
 quatre

(Traduction: Eloy Romero et Christine Pagnoulle)

L'arabe en Espagne

L'arabe est une des langues vivantes les plus anciennes. Il compte plus de 200 millions de locuteurs de par le monde. C'est la langue officielle de nombreux pays du nord de l'Afrique et du Moyen Orient—la langue écrite est la même partout mais les variétés d'arabe parlé peuvent être très différentes. Les premières traces de cette langue sémitique qui s'écrit de droite à gauche remontent au 4e siècle et se trouvent dans la péninsule d'Arabie. Elle peut s'enorgueillir d'une riche tradition littéraire au fil des siècles. L'arabe fut parlé par une partie de la population de la péninsule ibérique entre le 8e et le 15e siècles et il a laissé des marques profondes en castillan, que ce soit dans des toponymes ou dans des mots d'usage quotidien. Aujourd'hui, les locuteurs arabes en Espagne sont des immigrants de fraîche date. D'après les données du Ministère de l'Intérieur pour 2001, on trouve aujourd'hui en Espagne 1.100.000 résidents d'origine étrangère, c'est-à-dire 2,5% de la population totale. Parmi eux, la communauté la plus importante est marocaine (234.937), on peut donc dire qu'une grande partie des quelque 300.000 locuteurs arabes en Espagne sont des immigrants marocains arrivés surtout dans le courant des années 1990 (il y a une décennie, il n'y en avait pas plus de 20.000), en majorité, des travailleurs peu qualifiés. Les chiffres pour les résidents étrangers venant d'autres pays de langue arabe (comme l'Algérie, la Tunisie, l'Egypte, la Syrie, le Liban ou l'Irak) sont beaucoup moins importants.

Abdulhadi Sadoun

Tapis de tanks

Que les gens de chez vous sont pacifiques !
 ils tendent les deux joues,
 et s'ils le pouvaient en offriraient
 davantage à leur destin ;
 tandis que tes lèvres cherchent
 des mots dont elles se souviennent

Ici
 les gens ne connaissent pas la méchanceté.
 Mieux vaut qu'ils s'enferment dans leur ennui
 – je préfère encore leur douceur –
 car eux n'ont jamais connu de guerre.
 C'est comme si Spielberg ne les avait pas envahis
 avec ses dinosaures.
 Ils n'ont pas perdu tout leur sang pour les tuniques de Kubrick.

Je leur dis :
 mais que vous êtes intelligents.
 et me protège sous leurs parapluies.

Ici
 ils rient beaucoup, sans peur,

touchent ma longue barbe
et se moquent :
– Parle-nous de ce que tu connais, de tes tapis
T...A...P...I...S
et ils étirent le mot comme nappe tendue.

Les gens, ici,
me prennent pour un conteur
et me portent, aimablement,
avec bonté,
sur leurs bras.

(Traduction: Eloy Romero et Christine Pagnoulle)

Talat Shahin

L'étoile tomba de ta main¹

au poète Amal Dunqul

Je vois sur ta poitrine le sang coagulé
dans la pupille de l'étoile de la nuit,
sang et songe dans la gorge de la vallée.
Toi... tombé,
assassiné à midi.
Les canaux d'irrigation du Nil t'ont pleuré,
le soleil,
les arbres,
tu es la promesse disséminée,
toi..., le temps vaincu.

ne te retourne pas,
l'étoile est tombée,
elle est tombée de ta main,
pour s'attacher à sa poitrine.

Ton épouse me tenait chaud la nuit,
ta couleur me faisait mal dans ses yeux,
elle m'inquiétait.
J'en oubliai le pain rassis,
La couche de sel
sur des lèvres séchées par la soif du désert.

Ta couleur me faisait mal dans ses yeux,
ta blessure me saisit alors que nous nous caressions,
elle était collante.

Je te fuis en te sentant, tendre, dans son sein
dessiné dans le tatouage de la nuit,
je te fuis en te sentant enfant qui court
et recueille le sel du désert,
l'étoile de la mer, les crinières des chevaux.

Maintenant c'est l'hiver,
ta blessure se vide de son sang,
tremble,
dessine un enfant,
écrit un poème,
un village.

S'ouvre le voile de la nuit
et chante au silence.

Quand tu t'en es allé,
ne cachais-tu pas ton visage au silence ?
ou nageais-tu (peut-être) dans le temps mort ?

Ne te retourne pas,
l'étoile est tombée,
elle est tombée de ta main,
pour s'attacher à sa poitrine

¹ Ce poème parle de deux personnes : le poète mort et une deuxième personne dont l'identité n'est pas explicitement révélée. Il s'agit du Président égyptien Sadat, dont on dit qu'il a déclenché la guerre de 1973 non pas pour libérer les territoires occupés par Israël, mais pour se décerner un médaille. Il l'a inventée tout seul et se fit appeler l'« Etoile du Sinaï ». Il portait cette étoile lorsqu'il s'est fait assassiner en 1981, après avoir envoyé en prison des milliers d'intellectuels égyptiens, parmi lesquels le poète Amal Dunqul, qui est mort quelques mois plus tard.

(Traduction: Eloy Romero et Christine Pagnoulle)

Mahmud Sobh**Moulin de nostalgie***à mon fils Tarek*

Ah Tolède... Tolède...
Me voici, ancré dans tes douves,
impatient de te voir venir
me libérer des griffes du Temps,
de la terre visqueuse.
J'espère encore au fond du ravin
sans nulle main secourable
sans rien voir
d'autre que tes mâts qui brillent au loin,
comme un feu au sommet.
Ouvre-moi, Ile de Lumière,
Fût-ce pour un instant,
le Temple
et les maisons du Seigneurs.
Fils de Galilée ! Depuis que je suis né
je porte la croix
et j'arrose de mon sang le Golgotha.

Ah Tolède... Tolède...
J'ai soif.
N'y a-t-il pas une goutte pour étancher ma soif ?
Mon jardin, là-bas, en Galilée,
N'est plus mon jardin,
et il y a longtemps que ma fontaine est tarie.
Oh, port de l'Histoire
mon histoire prit fin
quand j'oubliai mon nom.
Accueille-moi dans ton giron
flottant entre les vagues.
Embrasse-moi.
Ils m'ont privé
de la saveur de ma terre,
du vin de l'amour,
de la chaleur du foyer.
Prends pitié de moi.
Je suis comme le Moulin du Maure dans ta plaine.
Moulin de Nostalgie.
Moulin de la Manche,
sans aile
et sans eau.

Je suis une interrogation,
visage du chevalier à la triste figure.

Un problème absurde.
Comme si le Tage en personne,
par peur de se noyer,
se jetait à tes pieds

Ah Tolède... Tolède...
Lorsque tu me laissas franchir tes arches
chaque arche m'était une lame.
Et une épée damasquinée,
couleur de la tristesse de Damas,
chaque coin de rue.
Tes lustres
me poignardaient
de leurs regards de haine.
Mon ombre me reniait,
je la suivais.
Mais elle me poursuivait.
Elle jura sur la main du Christ de Vega
qu'elle ne m'avait jamais vu,
que jamais elle n'entendit mon histoire ;
que je ne portai pas la Croix, comme lui,
pas même un seul jour ;
que je ne supportai pas le poids de ma tragédie
que jamais je n'avais foulé le sol de Galilée.
Car je ne devins pas terre
dans ma terre.

Ah, Tolède... Tolède...
Je suis au bord de la mort !

Ah, Tolède... Tolède...
Me voici, ancré dans tes douves,
impatient de te voir venir
Me revoici,
à nouveau en comédien.
Je viens à toi
Nazareth.
Où se trouve ma tombe ?

Comme il est perdu
celui qui perd sa terre.

Ah, Tolède... Tolède...

(Traduction: Eloy Romero et Christine Pagnouille)

Le tamazight, ou langue berbère

Le peuple berbère habitait l’Afrique du Nord avant l’invasion arabe au 7e siècle : des îles Canaries à l’Egypte, et de la Méditerranée aux fleuves Sénégal et Niger et aux montagnes du Tibesti.

Plus de 50 % de la population marocaine et 25 % de la population algérienne sont d’origine berbère, avec des zones de forte concentration de locuteurs du tamazight. On estime le nombre total de ces locuteurs à environ 20 millions, même si les statistiques ne sont pas entièrement fiables étant donné le statut non officiel de la langue. Comme dans beaucoup de langues, leur nom d’origine signifie « hommes libres ». C’est une langue chamito-sémitique (ou afro-asiatique) qui partage certains traits spécifiques en matière de morphologie et de phonologie avec l’hébreu et l’arabe, mais s’en démarque nettement dans le champ lexical. L’influence de l’arabe se fait davantage sentir dans le nord, où l’influence latine est également forte suite aux longues années d’occupation romaine.

La langue se subdivise en plusieurs variétés : le kabyle ou *teqbailit*, parlé par environ 4 millions de personnes en Kabylie (Algérie), le chaoui, parlé par 300 000 personnes environ dans le massif des Aurès (Algérie), le *tarifit* (nord du Maroc), le *chelha* ou chleuh (sud du Maroc), et le touareg (ou *tamasheq*), parlé par les Touaregs du Sahara. C’est le chleuh qui a la plus riche tradition littéraire écrite, comprenant un alphabet arabe datant du 16e siècle. Le kabyle ou *teqbailit* est la variété la mieux représentée et la mieux défendue aujourd’hui, tant par le nombre de locuteurs, la publication de livres et de magazines, sans parler du rayonnement de la chanson kabyle.

La plupart des immigrants qui arrivent en Europe viennent de la région du Rif et parlent *tarifit*. Aujourd’hui, la plupart des écrits en tamazight sont rédigés en alphabet latin. Dans un contexte symbolique, l’ancien alphabet berbère appelé *tifinagh* est de plus en plus utilisé. Le *tamasheq* jouit d’un statut spécifique au Niger et au Mali (où vit le people des Touaregs). Sinon le tamazight n’est reconnu ni au Maroc, ni en Algérie, ni en Tunisie, ni au Tchad, ce qui a donné lieu à des mouvements de défense de la langue. Après plusieurs incidents graves en 1995, l’Algérie a introduit le tamazight dans l’enseignement en 1995 et en a fait la seconde langue nationale en 2002. Voilà maintenant des siècles que des personnes appartenant à la culture berbère vivent en Catalogne, à Valence et dans d’autres régions d’Espagne.

Kharim Zhoudi i Mahmoudi

Candixa

Par une nuit qui semblait ne pas avoir de fin
 L’univers revêtait des habits merveilleux
 Cousus de fils de pénombre avec des cornes de gazelle,
 Pierres faites d’étoiles et d’argent véritable.
 Les arbres se taisaient, et la mer s’était retirée

Les éclairs éblouissaient et le tonnerre se disputait
 Les *jujus* sont des cris d’allégresse, et un bruit mystérieux

Le sol trembla, et les montagnes bougèrent
Apparut la *Candixa*, galopant sur un seul pied.
Tirant des chaînes, et portant un fardeau,

Plein d'os d'outre-tombe sortant des montagnes
De peaux en lambeaux, de cadavres de rivières
La foule se leva, les jeunes comme les vieux
Les femmes mirent leurs enfants sur leur dos.
Des chandelles s'allumèrent sur les rochers

Et apparut la fiancée dans ses plus beaux atours,
La ceinture pleine de sel et de pierres précieuses,
Elle dansait et chantait un chant merveilleux
D'une voix douce rythmée par la mélodie de la flûte
La *Candixa* prit peur et s'enfuit vers une colline

Il lui sortait du feu de la bouche, et son corps bouillonnait
Avec des pieds de chèvre et une peau de laine.
Ses yeux brillaient comme des charbons ardents
Sa bouche était grande comme la lune croissante.
Elle avait les cheveux attachés à son cou

Comme des chaînes attachées à son cou.
Les vieux se sont réunis,
Ont sacrifié un bétail et une brebis,
Et quelques récipients pleins de sang
Pour qu'elle se désaltére et s'en aille

Un jeune homme s'est levé, a crié avec force,
Comme s'il lançait des pierres :
La *Candixa* n'est qu'un vieux mensonge,
Comme un nuage d'été qui ne donne pas de pluie,
Comme le visage d'une nuit qui n'aurait pas d'aube,
La *Candixa* est un lac d'où s'élève la vapeur,
Impalpable aux doigts, qu'on ne peut labourer

(Traduction: Christine Pagnoule)

La langue goun

Les Gouns sont un vieux peuple du Golfe de Guinée, qui se sont installés dans le sud-est de l'actuelle république du Bénin (ex-Dahomey). Avant la colonisation française, ils avaient fondé un royaume dont la capitale était Hogbonou (« La grande porte »), aujourd'hui Porto-Novo.

Il s'agit de l'un des quelque trente groupes socioculturels qui se côtoient dans la République du Bénin et qui peuvent prétendre à une certaine identité homogène du point de vue linguistique. Le « gounghé » (c'est-à-dire la langue des Gouns) appartient à la même famille linguistique que le fon, l'adja, le yorouba, le xwla, l'ayizo, etc.,... toutes ces langues étant marquées par le substrat linguistique des populations de l'aire culturelle « Adja-Tado » (située sur le Golfe de Guinée et recouvrant les territoires du Ghana, du Togo, du Bénin et du Nigeria) ; ces populations ont émigré au début du XVII^e siècle vers les régions boisées du golfe pour aller s'établir là où elles résident actuellement. Des 6 millions d'habitants que compte le Bénin, 11,6% parlent goun. Le goun est une langue tonale tout comme la majorité des langues d'Afrique sub-saharienne. Les peuples africains, de tradition orale, ont créé des littératures dans leur langue respective – on en a répertorié environ 1500 dans toute l'Afrique Noire – littératures qui ont fleuri dans des genres variés comme l'épopée, les légendes, les contes, les chants initiatiques, etc.... Faute d'une écriture ou d'un alphabet approprié, elles ont été transcrrites en utilisant généralement des caractères arabes ou latins. Il s'agit d'une transcription phonétique qui tente de rendre compte dans la mesure du possible de la complexité de langues où les tons jouent un rôle phonologique essentiel. Certaines langues africaines où les différentes hauteurs de ton (haut, bas, médian, médian-haut, etc.) sont essentielles à la compréhension du message véhiculé.

Pour ceux qui liront mes poèmes en goun, j'ai essayé de les transcrire en m'adaptant à la phonétique espagnole, sans signes diacritiques et autres graphies proprement linguistiques, afin de m'approcher au plus près du problème que représente l'écriture de ces tons, dans la mesure où je n'ai pas voulu utiliser les signes érudits des linguistes et des anthropologues, qui sont de compréhension ardue pour un public non spécialisé, et où il ne me paraissait pas adéquat de recourir à une transcription musicale en pentagramme ou au moins en "trigramme". Le lecteur doit donc toujours avoir bien conscience que sa lecture ne pourra jamais être qu'approximative. —A.A. (Pour le lecteur francophone, entre autres sites utiles, http://www.iuo.it/relaz_int/progetti/TIMEforT/timebook%5C2_langafricaine.htm).

Agnes Agboton

Loin

Loin, déjà si loin
 Le chaud manteau du vent
 Et la sueur qui imprégne la terre.

Loin, déjà si loin

Les palmeraies de Semè-Podji
Et le sang qui ouvre les chemins.

Loin, déjà si loin
la terre rouge qui étreint les miens
et boit, doucement, l'eau du *yoho*¹

tandis que le matin glace mes rêves
et que mes pieds nus se traînent
sur ces dalles sans soif.

Où, mais où est la terre rouge?
le sang des générations,
le *sodabi*² ardent de nos dieux?

Où, mais où est la terre rouge?

Chanson de l'amour difficile

I

A nu, mes yeux cherchent
au pays des masques
où même les sourires se déguisent.
Reste-t-il dans ton corps nu des lambeaux de lointains habits ?
Est-ce que parfois tes mains aussi se déguisent ?

II

Tes yeux en balancelle
vont des sourires aux pleurs.

Ils sourient pleins de larmes,
pleurent dans les rires
et toujours il reste un interstice
pour la frayeur.

Tes yeux en balancelle
Vont des sourires aux pleurs ;
Vont des pleurs aux sourires
Et s'ouvrent sur la frayeur.
T'es yeux en balancelle.
Fleurs noires,
rires et pleurs.

¹ *yoho* : autel de la famille

² *sodabi* : alcool de palme

Le catalan

Le catalan est une langue romane qui ressemble en bien des points aux autres langues issues de l'occupation romaine. La langue romane la plus éloignée du catalan est le roumain et la plus proche est l'occitan ou langue d'oc, la langue parlée dans le sud de la France. Du point de vue linguistique, elle se différencie du castillan (espagnol) essentiellement, sur le plan phonétique, par huit voyelles au lieu de cinq, en plus d'autres caractéristiques consonantiques et graphiques.

Les premiers documents datent des VII^e et VIII^e siècles, mais il est vraisemblable qu'elle se parlait déjà bien avant car les textes étaient alors écrits dans un latin artificiel qui ne reflétait pas la langue parlée. Déjà au XI^e siècle, on trouve de nombreux documents rédigés entièrement en catalan. Le premier texte littéraire, les Homélies d'Organyà, un recueil de sermons, date du XII^e siècle et va être suivi de nombreux textes poétiques. On distingue trois périodes dans l'évolution de la langue et de la littérature catalanes : la période nationale jusqu'au XV^e siècle, la décadence (XVI^e au XVIII^e siècles) et la renaissance ou renouveau (XIX^e et XX^e siècles).

Au Moyen Âge, la Catalogne était un état indépendant sous la couronne d'Aragon, et le catalan, parlé par environ 85 % de la population, n'avait pas à se défendre du castillan, comme aujourd'hui, mais de l'occitan. Un des auteurs catalans les plus remarquables fut Ramon Llull (1235-1316.) Ramon Vidal de Besalú (1160-1230) est l'auteur de la première grammaire. Vu la très longue tradition parlementaire de la Catalogne, le terrain du droit est celui où les productions sont aussi les plus durables. Une fois consommée l'union avec la couronne de Castille et après la guerre de sécession (1714) commence la période de décadence. Au XIX^e siècle, avec l'industrialisation et l'enrichissement de la bourgeoisie, le catalan revient en force et la production littéraire dans une langue raffinée et cultivée se multiplie.

En 1931, le catalan est reconnu langue officielle de Catalogne, jusqu'à la déroute de la République devant la rébellion du général Franco en 1939, après une terrible guerre civile qui aura duré trois ans. Suivent alors quarante années de répression : jusqu'à la mort du dictateur. Lors de la transition politique vers la démocratie, en 1976, commence un processus de récupération.

Actuellement la langue catalane couvre un territoire où vivent onze millions d'habitants. C'est une langue pleine de vitalité qui jouit d'une présence sur la scène internationale. Les Etats autonomes de Catalogne, les îles Baléares et la communauté de Valence reconnaissent le catalan comme langue officielle (pour Valence, sous le nom de « valencià »). Il y existe à côté du castillan, autre langue officielle. En 1990, le Parlement Européen a approuvé une résolution qui reconnaît l'utilisation et la force de loi du catalan dans le contexte de la CEE. Dans les années 80, avec la protection de la Constitution et les Statuts, une politique volontariste de promotion de la langue a mené à son introduction dans les écoles, l'Administration et les médias. Plusieurs chaînes de télévision émettent en catalan, et parmi la presse on trouve, publiés en catalan, dix quotidiens, une trentaine d'hebdomadaires, une centaine de magazines et plus de deux cents journaux locaux. On note également une importante production éditoriale (7 492 titres en 1999). Par rapport au haut degré de compréhension et d'utilisation de la langue, il reste plusieurs secteurs où la présence du catalan n'est pas encore accepté, comme par exemple, dans les tribunaux.

Francesc Parcerisas**Album d'écrivain**

Ses mains, peut-être fatiguée de l'existence,
troublent ta mémoire et tes sens :
rien qu'écrire à côté du bois au crépuscule
et écouter, au raz du papier, un vent
qui rappelle la plage et l'enfance submergée.
Les mots précis s'effacent aussi, se perdent
comme la cendre au fond de la tasse de café ;
et sur la poitrine tombent les brins de tabac
tandis qu'aux lèvres se consume la cigarette.
Est-ce là ce qu'il voulait ? Cela ne le gêne pas
de se dire qu'il aurait pu en être autrement.
Ce qui l'intrigue, ce sont les erreurs qui nous amènent
à cette impasse bleue dans le labyrinthe
et font que la pierre est pierre, mais le rouge
est peut-être rubis, ou rêve, ou crime.
Les mots ont peu à peu si bien mélangé
illusion et mensonge qu'ils voudraient croire
que de jeunes dieux et l'amour éternel existent vraiment.
Il a vieilli sans peine, et couché comme un chien
parmi les livres et les objets qu'il aime,
il ne craint pas mourir de froid. Il ferme boutique et sourit.
Pas besoin de réponse. Toi et moi, nous pouvons laisser
les anneaux qui rendent la haie impénétrable ;
déjà la nuit a dévidé tout le fil.

(Traduction : Christine Pagnoulle)

Josefa Contijoch**Conseil**

Tu peux prendre
le chemin de droite
le chemin de gauche
le chemin du milieu.
Peu importe :
Tu arriveras dans un endroit
qui ne te plaira pas.
Tu te tromperas toujours.

En nettoyant le lit de la rivière vermeille

En nettoyant le lit de la rivière vermeille
qui chante des histoires d'ossements
asséchée par le vent et la sécheresse
tu trouveras des cactus et des fossiles de reptiles
et un scorpion qui t'attendait
pour te mordre pour te changer en poussière
pour faire de toi le lit de la rivière vermeille
qui chante des histoires d'ossements.

(Traductions : Christine Pagnoulle)

Anna Aguilar-Amat**Soldes**

Lentement je me suis déshabillée devant
cet autre miroir de la cabine, perdue
toute proportion. J'ai vu que quelques-uns
de tes mots tendres étaient restés accrochés
aux bords de mon soutien-gorge. Et quelques
petits skieurs ont dévalé mes épaules slalomant
avec des rires de horchata : c'étaient
tes blagues. Et ce qui fait que je suis difficile et quelques
autres injures ont rebondi sur le tabouret avec
un bruit de cintres. L'une après l'autre les
trois robes discrètes que j'ai négligemment choisies dans
la boutique pour si jamais te plaire était chose nécessaire.
Elles ressemblent à des souvenirs de gamines ; je les vois parfois
alignées dans ton regard à se trémousser
des hanches et faire briller l'ivoire de ton désir. Je
ne leur en veux pas : leurs humeurs t'ont mené à moi.
Et j'imagine d'autres femmes, devant qui je passe en
souriant : brise tiède dans les cheveux de ma chanson.
Je vois les voix... «La fermeture éclair l'emporte, les boutons
se bombent. » Les banalités rendent le même son en européo.
J'en garde une dans l'armoire pour quand tu viendras.
Maintenant un tango de Gardel.
A la caisse, confusion, les paillements d'adolescentes
de profession et des gens riches et moi comme une gosse
avec un bouquet d'œillets enveloppé dans du papier journal.
Je vois bien que ce n'est pas poétique. C'est seulement une banale
histoire (et si petite) sur les heures qui passent
quand tu es parti. Comme un morceau de sucre qui tourne
dans le tourbillon d'une tasse par la force centrifuge que
quelqu'un a mis en branle. Peu à peu je me dissois sans
le pardon qui me ferait disparaître et me transformerait
en thé glacé, avec l'espérance trouble que la soif
de la course m'offrira encore un moment, me laissera
le cadeau d'un matin répété
le cadeau d'un matin répété
de baisers.

(Traduction : Christine Pagnoulle)

Gaélique et Gallois

Il fut un temps où les langues celtiques étaient utilisées dans toute la Grande-Bretagne. A l'heure actuelle, pratiquement tous les locuteurs du Royaume-Uni sont bilingues à des degrés divers.

Gàidhlig / Le Gaélique écossais est une langue celtique proche du gaélique irlandais. Elle fut introduite par les immigrés irlandais, et au 6^e siècle on la parlait dans pratiquement toute l'Ecosse, mais à partir du Moyen Age elle fut supplantée petit à petit par l'écossais (une forme locale d'anglais). Sa position actuelle est plus vulnérable que celle du gallois. Les locuteurs gaéliques représentent moins de 2% de la population écossaise, qui est de 5 millions d'habitants. La plus grande communauté de locuteurs gaéliques se trouve dans les îles occidentales (où, selon le recensement de 2001, 72% de la population affirmait comprendre, parler, lire et écrire le gaélique) et dans les Highlands (9%), mais il y a également des minorités significatives dans les grandes villes (Glasgow 1,8%, Edinburgh 1,4%, Aberdeen 1,2%). Le recensement fait état de 58.650 locuteurs, ce qui représente une diminution générale de 11% depuis 1991. Cette chute est due en partie à la disparition de nombreux locuteurs âgés. Cependant, alors que le nombre de locuteurs dont le gaélique est la langue maternelle est toujours préoccupant, le taux de déclin de la langue a été ralenti et, selon certains, potentiellement inversé grâce aux mesures déployées ces dernières années, dont le but est d'assurer le maintien de la langue. Celles-ci incluent le financement de l'enseignement en gaélique et la diffusion d'émissions de radio et de télévision dans cette langue. Une cinquantaine d'écoles primaires et une dizaine d'écoles secondaires proposent un enseignement en gaélique, de plus il y a une demande croissante dans les zones urbaines en dehors des Heartlands gaéliques. Un établissement d'enseignement supérieur en gaélique, Sabhal Mòr Ostaig, qui se trouve dans l'île de Skye et le festival gaélique annuel, The Royal National Mod / Am Mòd Nàiseanta Rioghail, jouent un rôle crucial dans les projets qui visent à assurer l'avenir de cette langue.

Aonghas Macneacail

la tour perdue

nageant dans la boue tonitruante
 entre les racines de mes deux langues
 l'une rouge
 lançant des éclairs dans mes veines
 et l'autre
 étrangère, indifférente, familière
 me collant à la peau comme un costume carceral, quand j'
 étends les doigts de ma raison, ma vision
 au delà des sillons de la mer
 pour atteindre toutes les baies du monde
 pour atteindre toutes les rives du monde
 par delà des monticules de syllabes coquillages cassés
 pour atteindre les langues du monde

tu devrais être là juste à côté,
 par delà le kyle¹
 mais une lame acérée se dresse
 entre nos mots

chantons un hymne à la
 langue qui fait la douceur
 chantons crûment
 à celle qui sépare

¹ *kyle*: un étroit bras de mer

(Traduction : Christine Pagnoulle)

Mailios Caimbeul

3.3.2000

Au Mozambique
 terribles inondations. Un bébé
 est né dans un arbre.

Nous ne savons pas
 que nous vivons. Peut-être
 ne vivons-nous pas, au sec.

Désormais
 les arbres me hurleront au visage
 quand il pleuvra.

Chute de plumes

Commencer à comprendre
 qu'il ne suffit pas de chanter
 même si le chant est beau –
 que chanter n'est guère utile
 un fusil braqué sur la tempe
 ou si l'oiseleur est un barreau de la cage
 dans laquelle nous sifflons.
 Voir les cieux lointains
 par les fenêtres magnanimes ;
 pleurer pour les sommets.
 Entendre des coups de feu proches et lointains
 Et puis les messagers –

des plumes qui de très loin
nous tombent de l'espace.

(Traductions : Christine Pagnoulle)

Meg Bateman

Elgol : Deux perspectives

Je regardai la vieille carte-vue,
les maisons telles des excroissances du sol,
les pics qui se dressaient par derrière,
signes de la majesté divine,
avant que les montagnes ne soient aménagées,
qu'on ne sépare travail et loisir,
qu'on ne distingue le sacré du profane...
et je tendis l'image à mon vieil ami.

« Est-ce que ça te rend triste, Lachie? » fis-je
tandis qu'il la dévisageait en silence.
« Triste ? quelle idée ! Pas du tout !
Un moment, je ne la remettais pas »,
et il montrait une vache à l'avant-plan.
« C'est la Jaunette, la deuxième génisse de la Rouge –
tu vois, je les connais toutes, les vaches
de par ici, depuis que je suis né. »

(Traduction : Christine Pagnoulle)

Cymraeg / Le Gallois est une langue celtique proche du breton et de la langue des Cornouailles. Son ancêtre, le brythonique, était jadis utilisé dans toute la Grande Bretagne. Cependant, les incursions romaines, et plus tard celles des Angles, Saxons, Vikings et d'autres, se soldèrent par sa disparition sauf dans la péninsule occidentale que les anglais appellèrent le Pays de Galles. Aujourd'hui le Pays de Galles compte 576.000 locuteurs de cette langue sur une population de 2,9 millions ; on la parle également dans d'autres régions où des gallophones se sont installés, par exemple en Patagonie. La littérature galloise a connu une période faste au Moyen Age, mais un des textes qui a contribué de manière majeure à sa survie fut la traduction de la Bible de 1588. Le gallois fut interdit pendant quatre siècles, mais au cours de la seconde moitié du 20e siècle des politiques énergiques ont été mises en place pour assurer sa survie, avec un certain succès. Le recensement de 2001 a révélé la première augmentation du nombre de locuteurs gallois, ce qui signale la fin de la baisse constante du million de locuteurs enregistrés en 1900. Actuellement, 21% de la population du Pays de Galles se définit comme parlant un peu le gallois, et parmi ceux-ci 16% affirment comprendre, parler, lire et écrire cette langue. La plus grande

proportion se trouve dans le comté de Gwynedd (69%) et trois autres régions comptent 50% de locuteurs (l'île d'Anglesey, Ceredigion et Carmarthenshire). Il est plus alarmant de constater que les régions traditionnellement gallophones situées au nord-ouest et à l'ouest du Pays de Galles ont enregistré depuis 1991 une diminution générale de locuteurs de 7%, et les nouveaux chiffres qui signalent une augmentation de 2% pour le Pays de Galles masquent probablement une diminution globale du nombre de locuteurs qui utilisent le gallois comme langue première. Cependant, la demande croissante d'un enseignement en gallois dans les communautés urbaines du sud du Pays de Galles est une bonne nouvelle. Un des faits qui ressort du rapport intitulé *L'Etat de la langue galloise en 2000* est une attitude positive généralisée. L'utilisation de la langue dans de nombreux contextes culturels, y compris en littérature, est visiblement un des développements majeurs. Un barde est couronné chaque année au Festival « National Eisteddfod ».

Twm Morys

Un matin froid

Un matin froid, fragile dentelle
 De son haleine et de la mienne,
 Nous marchions vers le miracle de la mer,
 Livre d'histoires¹ qu'il aurait ouvert.

L'enfant tout doré souriait :
 Dans les buissons et les bocages,
 Les petits os² du printemps craquaient,
 – appel insistant du champ de l'agnelage.

Mais dans l'écume était la glace,
 Et je voyais de blancs ailleurs³
 Dans son histoire qu'il ouvrait,
 Tandis qu'il regardait la mer.

¹ Le mot gallois, c'est *mabinogi*, qui littéralement signifie, récits d'événements ou de prouesses de jeunes gens. Le mot désigne un recueil de légendes galloises consignées au Moyen Age.

² ‘Nourrir de petits os’ est une expression galloise pour ‘être enceinte’.

³ Le lieu blanc (ou bienheureux), le lieu ailleurs est une façon galloise de dire que l'herbe est plus verte dans le pré du voisin.

En écoutant parler un Anglais¹

Quelqu'un connaissait-t-il, a-t-il alors demandé,
 Quelque trouée par où apercevoir
 La maison qu'il allait acheter – Colline d'Or ?

Le champ jaune était dans les nuages.

Et jaunes, jaunes, entre le nuages,
Rouillaient des ares de vert herbage.
Ils revoyaient la plénitude des prés fauchés,
Et la peau humaine, jaune comme pomme au fil de l'âge.

Et ils ont fermé leur cœur monoglotte et secret,
Craché un peu, regardé sans voir, se détournaient,
Chantaient faux très longtemps, décidaient
Qu'ils pouvaient oublier cet intrus d'étranger²...

Quand la langue sera acculée à la mer,
Où iront-ils, ceux qui des noms font vers,
Ceux qui égrènent des chapelets de villages,
Et tout le Pays de Galles en leur bouche un chant clair?

Un peu plus tard, un couple nettoyait la vieille maison,
Ensuite ils ont changé son nom :
Là où l'or colorait le seuil et la colline,
Eux ne voyaient rien que des ajoncs.

¹ Allusion à un poème de R. S. Thomas intitulé « En écoutant parler un Gallois. »

² Le mot *anghyfiaith* signifie étranger, mais dans un sens particulier. Dans l'usage quotidien, nous l'employons pour désigner les anglophones, ceux qui ne parlent pas gallois.

A mon traducteur

Maintenant docteur, que vous m'avez congelé
Et enregistré, cerveau et tripes bien nettoyés,

Sang bien rincé,
Souffle aspiré,

Vous pouvez y aller,
Opérer sans nausée.

Réaliser une greffe bien nette
En vous glissant dans les pertes.

Quand la couture sera finie,
Personne n'y verra mie.

Vous pourrez alors concocter
Un nom pour mon identité.

(Traductions : Christine Pagnoulle)

Les langues du sous continent indien au Royaume Uni

Comme on peut s'y attendre, même si toutes les nombreuses langues du sous-continent indien sont probablement représentées en Grande-Bretagne, ce sont celles du nord, la région la plus peuplée, qui y sont le plus présentes. Certaines de ces langues sont parmi celles qui ont le plus grand nombre de locuteurs, ce qui garantit aux écrivains qui les utilisent, y compris au Royaume Uni, un nombre potentiellement important de lecteurs. Les langues ancestrales restent en général des marqueurs identitaires particulièrement importants pour les Britanniques originaires du sud de l'Asie, et un grand nombre d'entre eux sont sensibles au statut politique que leur langue a acquis au cours de l'histoire. Le hindi, la langue indienne la plus parlée avec 275 millions de locuteurs, devint, à partir du début du 20e siècle, le centre d'attention de la politique anti-colonialiste en Inde et fut choisi au moment de l'indépendance comme langue nationale, mais comme cette langue n'était comprise que par un tiers de la population, l'anglais fut aussi adopté comme langue officielle. En dépit de nombreuses similarités avec le hindi, l'urdu utilise l'alphabet arabe et est lié à l'islam. Après la partition en 1947, il fut désigné comme seule langue officielle du Pakistan, marginalisant ainsi le bengali utilisé par les 120 millions d'habitants de l'est du pays. Le statut du bengali/bangla a joué un rôle majeur dans la politique de sécession, et a conduit à la fondation en 1971 du Bangladesh indépendant. Le bengali est aussi la langue de 70 millions d'Indiens dans l'état voisin du Bengal occidental. Au Sri Lanka la politique linguistique a joué un rôle majeur également. La langue de la majorité bouddhiste, le sinhala, fut désignée comme langue officielle dans la constitution de 1978. Le tamoul, langue des minorités hindoues et musulmanes, reçut également un statut officiel, alors que l'anglais fut conservé comme langue véhiculaire. Cependant les différences linguistiques ont été des marqueurs culturels manifestes dans les conflits qui affectent la vie des 17 millions de Sri Lankais depuis des années et en ont conduit certains à l'exil.

C'est à partir du milieu du 20^e siècle que les immigrés du sous-continent sont arrivés en grands nombres en Grande-Bretagne, emmenant leur langue dans leurs bagages. Le groupe le plus important d'immigrés au Royaume Uni est d'origine indienne; ils sont juste un peu plus d'un million d'après le recensement de 2001. Le Pakistan est le pays d'origine de 746.000 immigrés et le Bangladesh de 283.000. Tous ces groupes résident principalement en Angleterre. Les émigrés originaires du Bangladesh sont les derniers arrivés et pour cette raison le groupe le moins assimilé linguistiquement. Presque 60% d'entre eux vivent à Londres, où le bengali est, après l'anglais, la langue maternelle la plus répandue chez les écoliers. Le nombre total de Londoniens provenant du sous-continent est de 734.000. Le chiffre équivalent pour le grand Manchester est de 131.000. Les immigrés d'origine pakistanaise sont plus nombreux dans le nord de l'Angleterre, particulièrement dans les villes du Yorkshire et du Lancashire où les industries ont eu recours à leur main d'œuvre. A Bradford, par exemple, 85.000 personnes originaires du sous-continent, dont 68.000 du Pakistan, constituent une minorité importante dans une ville de 468.000 habitants. Cependant, avec le déclin de la production industrielle, ce groupe souffre de marginalisation économique. Les immigrés d'origine indienne sont généralement plus dispersés dans le Royaume-Uni que ceux originaires du Pakistan ou du Bangladesh. Ceux provenant du Sri Lanka sont aussi fortement dispersés; on les estime à 200.000, mais sans avoir déterminé dans quelle proportion ils sont de langue sinhala.

De nombreux jeunes britanniques d'origine asiatique appartiennent à la troisième génération d'immigrés ; ils sont à l'aise en anglais et ne sont attachés à la

langue de leurs ancêtres qu'à des degrés divers. L'utilisation de ces langues à des fins créatives dépendra entre autres des facilités de communication entre l'Europe et l'Asie.

Shamim Azad

Compagnon

J'ai essayé très fort de me rappeler
 ce que cette année avait été :
 chaque mois, les jours et les heures.
 Qui était avec moi
 et si comme moi ils étaient exilés ?
 J'ai essayé de réfléchir
 à ce qui pesait sur mon cœur, dans la nuit givrée
 dans la vallée des jonquilles,
 au carnaval, dans l'obscurité dense
 de l'abîme sans fond du métro.
 Qui venait à tire d'ailes
 à Trafalgar Square, se dandinant comme un pigeon?

Je m'égare au delà de rives de l'Orient.
 Qu'est-ce que ma mère a donc noué au bas de mon sari ?
 Toujours cela me colle au corps
 jamais il ne me lâche ;
 il ne m'a jamais quittée,
 dans le bonheur, la peine ou le regret,
 dans les flammes ardentes de cette terre étrangère,
 il étreint mon âme pour la calmer.
 Dans mon cœur morne
 un pendule sûr et constant semble
 osciller au dessus des lèvres par une nuit d'insomnie,
 la poésie de la nuit
 m'est un droit inné – c'est mon alphabet bengali.

(Traduction : Christine Pagnoulle)

Saleha Chowdhury

Un poème sur Dieu

Quand je vais rue de la Divinité je m'écrie « Dieu, Dieu! »
 Dans la ruelle du Tout Puissant, « Akbar! Akbar! »
 Au coin Allah Rakha je prie « Allah, Allah! »
 Dans le quartier de Khuda Baksh,¹ « Baksh! »

Un dimanche je suis allée à l'Eglise du Christ
 Et à la Mosquée de la Viande et du Pain à Nazrul.
 De l'autre côté de la porte du temple, les intouchables ;
 Je crois qu'ils ne portent plus de clochette,
 Mais à Varanasi, Gaya, Vrindavan
 Je dois tenir ma bourse à l'abri des voyous des temples.
 Je me ruine dans les rets de la secte Ajmer.
 La clique de la mosquée s'est fait des millions dans son trafic de tapis.
 Ça ne sert à rien de crier « Dieu, Dieu » rue de la Divinité.

Je rentrais chez moi chargée de deux gros sacs,
 Un jeune d'aujourd'hui à l'oreille percée me cède sa place.
 Un grand tatoué ouvre la porte et m'aide à descendre.
 Je rentrais chez moi dans le froid Oncle Karim m'appelle
 « Viens prendre un tasse de thé pour te réchauffer! »
 Un voisin que je connais à peine porte mes gros sacs jusqu'à ma porte.

L'existence de Dieu c'est comme une étincelle –
 non rue de la Divinité ou au Coin Allah Rakha,
 non à l'Eglise du Christ ni à la Mosquée de la Viande et du Pain
 où l'on peut manger tout son soul –
 dans une tasse de thé, un siège cédé dans le bus, l'aide proposée,
 dans ces menus détails de la vie.

¹ *Khuda Baksh*: une référence standard pour Dieu en arabe ; aussi le nom d'une rue à Calcutta.

(Traduction : Christine Pagnoulle)

Basir Sultan Kazmi

Ghazal

Ces tendres pousses qu'à l'aube la tempête a ravagées
 c'étaient les arbres de demain leurs fleurs et leurs feuilles déployées.

En quête de nouveaux compagnons j'ai renoncé à ton amitié
 et j'ai quitté ta ville, mais nulle part n'ai trouvé si dévoué.

Règnent ici la même froidure habituelle, la même nuit sombre.
 A quoi sert que vous y brûliez, o lampes de ma cité ?

Je chasse de nouveaux rêves ; ma rive gît sous les flots.
 Que gagnerez-vous, mes amis, à marcher à mes côtés ?

Dans cette maison à demi saccagée, dans ce cœur vacillant,

ici dans ce cœur même – trop de soleils se sont couchés.

Voici qu'aux heures vespérales quelqu'un parle à mon cœur :
 « Une lune sûrement va se lever, une coupe déborder. »

Voilà ce que j'ai observé au fil de ma vie, moi Basir :
 ceux qui s'avancent avec prudence, ceux-là vont trébucher.

Ghazal: poème lyrique classique en distiques réguliers, généralement sans titre. S'inscrivant dans la tradition littéraire arabe et perse, le ghazal (littéralement, « le brame du cerf ») est depuis longtemps la forme principale dans la poésie urdu et est assez répandu dans d'autres langues d'Inde du Nord. Les ghazals sont souvent lus devant un public, les spectateurs réagissant à chaque distique. Malgré l'unité prosodique du ghazal, chaque distique est autonome et peut être cité séparément. Le dernier comprend souvent le nom du poète.

(Traduction : Christine Pagnoulle)

Saqi Farooqi

L'odeur douce de la mort

La séparation est
 un tributaire
 du fleuve sanglant de l'amour
 La fidélité
 se love autour
 de la branche de corail du souvenir

Dilaram et ses amants
 se tiennent dans un cercle de peur
 dans l'air, une odeur rance de baisers
 dans les yeux, miroirs de rêves brisés
 dans les îles de leur cœur,
 saphirs secrets de larmes
 dans leurs veines coule un fleuve de chagrin

Mais des semences de douleur ne cesseront de tomber
 l'on se rencontrera, l'on se séparera
 Tous ces anciens chagrins –
 rencontres et séparations de jadis –
 nouveaux chagrins enlaçant les anciens
 nouvelles blessures sur les lèvres
 nouveaux nœuds enserrant le cœur

Dans le ciel hostile
 chuchotent des navires ennemis

brûlent des villes d'étoiles
 et sur le radar des yeux
 rien que des ombres noires
 L'odeur douce et poignante de la mort nous a rendu fous –
 apeurés, dans le sous-marin rouge de l'espoir
 nous flottons sur la mer noire de la désolation

Terre où est la magie de ton sol ?
 D'une rive à l'autre une fumée épaisse et âcre

(Traduction : Christine Pagnoulle)

Padma Rao

L'attente¹

N'ai rien dit.
 Juste observé
 Le filet d'eau sous le robinet
 Et deux rayons intacts.
 Tu tenais une petite mer dans tes palmes.
 Un visage flottait
 À la recherche de rêves liquides.
 En cuisant les îles de pain
 Le sang fondait comme mercure
 Dans mes doigts chauds.

« Je vais venir en manger. »
 L'orchestre de la grille cassée
 Et tes mots
 Dansaient autour du feu.

Des miroirs de peur silencieuse pendaient au mur
 Pleins d'innombrables visages.
 La grille cassée battait dans le vent
 Et les flammes brûlaient en vain toute la nuit.
 Je cache deux pains de millet
 Dans le bout de mon sari
 Et j'attends ce coup connu à la porte,
 ... le crissement d'une feuille écrasée.

¹ Poème inspiré par la guerre en Irak au printemps 2003, présentant une mère qui attend son fils.

(Traduction : Christine Pagnoulle)

Daisy Abey**Woodland Grove**

C'est là que nous avons passé la nuit du millénaire
Rafales de vent froid autour de Woodland Grove
Une maison au front blanc sur un marécage,
Isolée, solitaire, pas même un heurtoir,
Abandonnée à la lisière de bois de bouleaux.

Du cimetière sous les murs en ruine
Des ombres sortent de tombes cachées
Murmurant et chuchotant, embrumées dans la nuit
Bras sur l'épaule, main dans la main, des femmes
Au regard fixe berçant leur enfant.

Par centaines dans les fosses communes
De la peste à Chapel Town,¹ il y a trois cents ans,
Leurs corps dispersés enterrés à la hâte,
Cadavres jetés comme feuilles au vent.

Il y eut un silence, un souffle, grognements et craquements
Sur les terrains du Centre Mandela menaçant
Le ciel brûlait orange de feux d'artifice, étincelles
Toute la nuit guerre entre orages et étoiles.

Une maison rêvée muette baignée de la lumière
Hivernale qu'avait levé la lune en reflux de marées
A l'aube, une décennie et un siècle
de poussière sous les os des noyés.

Une pie passa sur l'aile, picorant l'herbe givrée.
J'ai mis la bouilloire à chauffer, la vapeur dégoulinait sur la vitre.
Le lendemain, nous avons cadenassé les portes pour la dernière fois
Notre âme en feu, un panneau « vendu » cloué sur la barrière.

¹ *Chapel Town* : un quartier de Leeds.

(Traduction : Christine Pagnoulle)

Daisy Abey est née en 1941 à Matara (Sri Lanka) et a étudié le cingalais à l'Université de Ceylan. Elle a émigré en Angleterre en 1965 et depuis partage son temps entre Leeds et Londres. Elle écrit en cingalais depuis de nombreuses années et se traduit elle-même en anglais. Plusieurs de ses recueils ont paru en anglais chez Sixties Press, de même que son roman en cingalais, *Like the Wind* (2003).

Agnes Agboton, née à Porto-Novo, République du Benin (ancien Dahomey), a fait ses études primaires et une partie du secondaire dans sa ville natale et à Costa de Marfil. En 1978, elle est arrivée à Barcelone où elle a terminé l'enseignement secondaire et en 1991, elle a obtenu une licence en philologie hispanique (spécialisation littérature) de la Faculté de Philologie de l'Université Centrale de Barcelone. A cheval sur deux cultures, elle reste en contact avec son pays natal où elle s'est consacrée à recueillir la tradition orale (chansons, contes et légendes, chants de louange et d'éloge, etc.). En Catalogne, voilà plusieurs années qu'elle apporte sa contribution à différentes écoles, du primaire au supérieur, à des bibliothèques et à d'autres organismes, s'efforçant toujours de mieux faire connaître la tradition orale africaine parmi les jeunes catalans et espagnols. En plus d'articles et d'interventions sur les ondes (TVE, TV3, CITY TV) ainsi que de conférences, elle a publié les livres suivants : *La cuina africana* (Columna, Barcelone, 1988); *Contes d'arreu del món* (Columna, Barcelone, 1995); *Africa des dels fogons* (Columna, Barcelone 2001) *Africa en los fogones* (Ediciones del Bronce, Barcelone, marzo 2002) et elle est co-auteur de l'ouvrage *El Libro de las Cocinas del Mundo* (Rba, Integral, Barcelone, novembre 2002); *El Llibre de les Cuines del Món* (La Magrana, Barcelone, marzo 2002). Avec l'illustratrice Carmen Peris, elle a été co-finaliste du prix *Apel·les Mestres* pour l'année 1995 avec le conte *Les llàgrimes de Abenyonhù*. Depuis lors, elle a publié des poèmes en langue *goun* dans plusieurs magazines (*Poesía Por Ejemplo*, n° 11, Madrid 1999) et anthologies (*Barcelona poesia*, *Antología a cargo de Gabriel Planella*, Ediciones Proa 1998) tandis qu'elle se faisait également connaître par des lectures publiques.

Anna Aguilar-Amat (Barcelone, 1962) est professeur de terminologie appliquée à la traduction à l'Université Autonome de Barcelone, poète et essayiste. Elle a publié les recueils de poèmes suivants : *Trànsit entre dos vols* (Transito entre deux vols, Ed. Proa, Barcelone 2001, prix Carles Riba 2000) ; *Música i escorbut* (Musique et scorbut, Ed. 62, Barcelone 2002, prix Màrius Torres 2001) ; *Petrolier* (Pétrolier, Edicions de la Guerra, Valence 2003, prix Englantina d'Or aux jeux floraux de Barcelone 2000).

Shamim Azad, née en 1952 au Bangladesh (alors Pakistan oriental), a étudié la littérature bengali à l'Université de Dhaka. Elle est venue enseigner en Angleterre en 1990 et travaille maintenant en tant que poète dans les écoles pour l'association londonienne, Apples and Snakes. Le Bangladesh lui a décerné le prix Bichitra en 1994 et London Arts le prix Year of the Artist 2000. Son œuvre comprend deux romans, deux pièces, un recueil de nouvelles et un recueil d'essais, ainsi que trois livres de poésie : *Sporsher Aupekhkha / Waiting for a Touch* (1981), *Bhalobashar Kabita / Love Poems* (1982) et *Hey Jubak, Tomar Bhabishat / Young Man, It's Your Future* (1989). 'Companion' a paru d'abord dans le quotidien de Dakha *Prothom Alo* (2000), puis en bilingue dans *My Birth Was Not In Vain*, dirigé par Debjani Chatterjee and Safuran Ara (Sheffield Libraries, 2001). Voir aussi la page <http://www.shamimazad.com>.

Meg Bateman (née 1959) est née et a grandi à Edimbourg. Elle a étudié le gaélique à l'Université d'Aberdeen où elle a obtenu un doctorat en études celtiques. Elle a passé un an à travailler comme auxiliaire médicale à South Uist. Après dix ans passés aux universités d'Edimbourg et d'Aberdeen, elle enseigne maintenant à Sabhal Mòr Ostaig, un collège où l'enseignement se fait en grande partie en gaélique. C'est là qu'elle habite avec son fils. En plus d'écrire des poèmes, elle traduit et édite des poèmes en gaélique. Son recueil *Aotromachd / Lightness* avait été retenu pour le prix Stakis en 1998 et a été récompensé par le Scottish Arts Council. Le poème 'Ealghol: Dà Shealladh' est tiré du recueil *Wish I Was Here* (Edinburgh: pocketbooks, 2000).

Boyikasse Buafomo: né et élevé il y a longtemps à Itsike-Isameila, dans la cuvette centrale du Congo ex. Zaïre. Par engagement, « s'exile » dans le vaste monde et en l'an 1978 trouve « Toit » au centre de la Voie lactée, Bruxelles. Là, par défi ou séculaire tradition, il reprend voix et propose aux enfants de 8

à 8 888 mois l'Orature. Pour ce, il revêt dans les Ecoles et Cités (Théâtres, entreprises, Communes, Télés et autres) la toge du Conteur Itinérant. Rencontre Cobra Films dans *Sango Nini / Quoi de neuf?* et lui prête voix qui en touches successives conte un des quartiers hauts en couleurs de Bruxelles, Capitale de facto de l'Union européenne : Matongé. Le documentaire obtient à Bruxelles le premier Prix du festival « Filmer à tout prix » et à Marseille celui du meilleur documentaire européen. Reçoit en 1999 dans le cadre du premier concours « année nouvelle » organisé à l'Université Catholique de Louvain (Belgique) le grand Prix de l'Année Nouvelle et le Prix de Radio France Internationale pour l'adaptation et la mise en ondes de *La tradition juive de l'enseignement* d'Elie Wiesel et *Le sacrifice* d'Antoine Tshitungu Kongolo. Invente en l'an 2002 la 'Carte Contée – Verhaalkaart,' le premier médiologue multiculturel Sud/Nord. Objectif ? Relier l'imaginaire et le réel.

Maoilios Caimbeul (Myles Campbell) est né en 1944 dans l'île de Skye, où il vit toujours. En plus d'être écrivain, il enseigne le gaélique à la Gairloch High School, Ross-shire. Ses écrits sont publiés dans de nombreux magazines et anthologies. En 2002 il a été reconnu "barde" au Royal National Mod à Largs. Ses recueils de poèmes : *Eileanan* (Glasgow University, 1980), *Bailean* (Gairm, Glasgow, 1987), *A' Càradh an Rathaid* (Coiscéim, Dublin, 1988), bilingue en gaélique écossais et irlandais (dans lequel figure "Itean A' Tuitem") et *A' Gabhail Ris* (Gairm, Glasgow, 1994). Un cinquième recueil *Saoghal Ur* doit paraître ultérieurement chez Diehard Publications, Callander. L'anthologie *Wish I Was Here* (Edinburgh: pocketbooks, 2000) comprend le poème "3.3.2000."

Saleha Chowdhury est née en 1943 au Bangladesh (alors Pakistan oriental). Elle a étudié le bengali à l'Université de Dhaka, où elle est devenue enseignante en 1967. Elle vit à Londres depuis 1972 où elle travaille comme institutrice. Elle voit sa retraite en 2003 comme l'occasion de se consacrer à temps plein à l'écriture. Elle a gagné différents prix. Ses œuvres en bengali comprennent huit romans, cinq recueils de nouvelles, une pièce de théâtre, trois livres pour enfants et trois ouvrages d'essais. Elle a publié trois recueils de poèmes en bengali, *Judas Ebong Tritiyo Pokkho / Judas and the Third Party* (Dakha, 1998), *Dewaley Cactus Phool / The Cactus Flower on the Wall* (Dakha, 2001), and *Hriday Pendulum Baja / It Rings In My Heart* (Dakha, 2001) et deux en anglais, *Broad Canvas* (Peterborough, 1997) et *It Grows In My Heart* (Peterborough, 2001).

Josefa Contijoch Pratdesaba est née à Manlleu (Plana de Vic) le 20 janvier de l'année de l'ouragan d'eau dans une famille d'imprimeurs et de libraires. Elle a étudié le commerce et les langues chez les sœurs du Carmel de Manlleu, et la Philologie à l'Université de Barcelone. Depuis sa création en 1992, elle fait partie du "Comité d'Ecrivaines du Centre Catalan du PEN Club" auquel elle collabore activement. Elle a publié de la poésie : *De la soledad primera* (1964), *Aquello que he visto* (1965), *Quadern de vacances* (une lecture du *Deuxième sexe*, 1981), *Ales intactes – Ailes intactes* (Prix de Poésie Salvador Espriu 1993) (1994), *Les lentes illusions – Les illusions lentes* (Prix Miquel Torres 2000) (2001). Et des romans : *Potala* (1986), *No em dic Raquel – Je ne m'appelle pas Rachel* (1989), *La dona liquada – La femme liquide* (Prix de la nouvelle Ciutat de Palma 1989) (1990), *Rímmel* (1994), *Amor congelat – Amour congelé* (1997), *Tòrrida tardor – Automne torride* (1997), *Els dies infinitis – Les jours infinis* (2001). Elle a également publié des conférences "Virginia Woolf - Vita Sackville-West: fascinacions transferides", dans un ouvrage collectif *Cartografies del desig, quinze escriptores i el seu món* (1998) – *Cartographies du désir, quinze écrivains et leur monde*, "Contra l'oblit: Montserrat Roig - Anne Frank", dans l'ouvrage collectif *Memòria de l'aigua, onze escriptores i el seu món* (1999) – *Mémoire de l'eau : onze écrivains et leur monde*. Enfin, "Víctor Català - Grazia Deledda: "Màscares sota la lluna" 3e cycle "Cartografies del desig", 11 octobre 2001, Teatre l'Espai, Barcelone.

Nino De Vita est né à Marsala, où il vit depuis, en 1950. Il est l'auteur de *Fosse Chiti* – publié en 1984 par Lunarianoovo-Società di poesia et, dans une nouvelle édition, en 1989, par Amadeus - et de recueils de poèmes en dialecte qui, imprimés à compte d'auteur et en tirage limité hors commerce, se retrouvent intégrés dans deux volumes intitulés *Cutusiu* (Trapani, 1994; Messina, Mesogea, 2001) et *Cùntura* (Alcamo, 1999). En 1996 il a reçu le prix "Alberto Moravia" et en 2003 le prix "Mondello". De Vita s'occupe de la "Fondazione Leonardo Sciascia", a Racalmuto. Les plus grands critiques littéraires italiens se sont intéressés à son œuvre.

Róža Domašcyna, née en 1951 à Zerna près de Kamenz (Haute Lusace), exerce d'abord une activité commerciale, Ingénieur des mines, de 1973 à 1984 elle travaille à la mine de Knappenrode, de 1985-1989 étudie à l'institut littéraire de Leipzig, habite Bautzen, auteure indépendante depuis 1990 ; écrit en allemand et en sorabe, surtout des poèmes, aussi du théâtre, des adaptations, des essais. Se consacre également au travail d'édition. Róža Domašcyna a obtenu plusieurs grands prix littéraires. Quelques publications : Lyrik und lyrische Prosa: „Wróćo ja doprědka du“ (Domowina-Verlag, Bautzen 1990), „Zaungucker“ (Verlag Janus-Press Berlin 1991), „Pře vše płyty“ (Domowina-Verlag, Bautzen 1994), „Zwischen gangbein und springbein“ (Verlag Janus-Press Berlin 1995), „selbstredend selbzweit selbdrift“ (Verlag Janus-Press Berlin 1998), „Pobate bobate“ (Domowina-Verlag Bautzen 1999) „sp“ (Domowina Verlag, Bautzen 2001); en plus d'une pièce de théâtre, de jeux radiophoniques et de scénarios, elle a publié de nombreuses adaptations en haut sorabe et en allemand.

Saqi Farooqi (Qazi Muhammad Shamshad Nabi Farooqi) est né en 1936 en Uttar Pradesh, Inde du Nord. Lors de la partition en 1947, sa famille s'installa au Pakistan oriental (devenu le Bangladesh), puis à Karachi en 1950. Diplômé de l'université de Karachi, il vint en Angleterre pour un troisième cycle. Il a travaillé au World Service de la BBC et comme comptable. Il habite toujours Londres. Fidèle à la tradition urdu, en tant que poète il a pris un nom de plume : Saqi. Il est aujourd'hui connu internationalement comme l'un des meilleurs poètes urdus de sa génération, et sa façon de combiner traditions urdu et occidentale n'est pas sans susciter des controverses. La BBC a consacré deux programmes à son œuvre. Ses ouvrages en urdu comprennent deux livres de critique et six recueils de poèmes. En traduction anglaise, son œuvre est publiée dans *A Listening Game* (Lokamaya, 1987; Highgate Poets, 2001). 'La douce odeur de la mort' a paru pour la première fois en 1964 dans une revue de Lahore, *Funoon*.

Rose-Marie François, poète, écrivaine, polyglotte, dit sur scène sa propre poésie et celle qu'elle traduit. Née en 1939, « entre la verte Flandre et le noir Borinage », elle vit son enfance dans un hameau où l'on parlait encore picard. Elle a commencé à écrire avant l'âge scolaire. Maître de Conférences à l'Université de Liège, elle anime des ateliers de traduction de poésie et petites proses difficiles. Parmi ses derniers ouvrages parus, citons: *De source lointaine / Tālīna strūklaka*, poèmes, avec traduction lettone de Dagnija Dreika (Riga: édit. Tapals, 2002); *Pieds nus dans l'herbe / Pļavās kailām kājām*, anthologie bilingue de poésie lettone, en français par RM François, (Amay: édit. L'arbre à paroles, 2002); *Passé la Haine et d'autres fleuves*, roman (Liège: édit. Le Fram, 2001); *Zwischen Petrus und Judas / Entre Pierre et Judas*, anthologie bilingue de poèmes autrichiens, 2ième vol. (double), traduction et présentation de RMF, (Amay: <editions@maisondelapoésie.com>, 2001); *Fresque lunaire*, poèmes, (Montréal: Le Noroit, 2000); *Qui nous dépasse / An uns vorbei*, poèmes, avec traduction allemande de Rüdiger Fischer (Rimbach: Editions En Forêt <Verlag_Im_Wald@t-online.de>, 1999).

Lubina Hajduk-Veljkovićowa, née Šěnec, naquit en 1976 à Bautzen, elle habite Leipzig depuis 1995 ; elle a étudié l'histoire et la sorabistique à Leipzig et termine actuellement sa formation pédagogique. Elle écrit surtout en haut-sorabe, d'abord des poèmes, maintenant aussi des textes en prose, des pièces de théâtre, des contes et des jeux radiophoniques pour enfants. Publications: „Prěnje jejko“ (recueil de poèmes, édition privée 1998); „Pjatk haperleje“ (recueil de poèmes, Domowina-Verlag, Bautzen 1998); quelques poèmes dans la revue „Literatur und Kritik“ (Themenheft Sorbische Literatur 1999) et dans l'anthologie „Landschaft mit Leuchtspuren“. Neue Texte aus Sachsen, (Reclam-Verlag Leipzig 1999); „Wurywanki“ (pièce de théâtre, en collaboration avec son époux Dušan; 2001); récits „Wjelča zyma“ et „Donjebjesspēče“ dans les anthologies „Žadyn happy-end“ et „Wobraz ze skibami“ (Domowina-Verlag, Bautzen 2001).

Basir Sultan Kazmi est né en 1955 à Lahore (Pakistan) où il a obtenu un diplôme de 3^e cycle en littérature anglaise à Government College. Il a commencé très jeune à écrire des poèmes en urdu, encouragé en cela par son père, Nasir Kazmi, un poète célèbre qui est mort en 1972 alors qu'il n'avait que 46 ans. Basir a enseigné la littérature, le théâtre et la critique littéraire à Government College pendant quatorze ans. Il s'est établi en Angleterre en 1990 grâce à une bourse du British Council. En

1991, il a obtenu un diplôme en éducation de l'Université de Manchester et en 2001 un diplôme de 23^e cycle en philosophie pour une étude sur l'alphabétisation des femmes au Pakistan. Il a travaillé comme Writer in Residence pour les ateliers de théâtre du Nord Ouest, fondé un théâtre asiatique à Oldham et depuis 1992 il travaille comme professeur de langue et conseiller, à Halifax puis à Manchester. Sa pièce en urdu a été publiée au Pakistan en 1987 puis en traduction en 1997 (sous le titre *The Chess Board, L'échiquier*). Ses poèmes sont publiés en urdu (Lahore, 1997), en traduction anglaise (*A Little Bridge, Pennine Pens, Hebden Bridge*, 1997) et en édition (*Generations of Ghazals*, Redbeck, 2003), un ouvrage qui reprend également des poèmes de son père. Il écrit encore pour la scène et même s'il cultive surtout les formes traditionnelles, il s'est mis à expérimenter des formes plus libres.

Giorgos Lillis est né en 1974 à Bielefeld. Il a publié des poèmes et des articles dans différentes revues littéraires ; deux de ses recueils viennent de paraître : *Die Haut der Nacht* (Odos Panos) et *Das Land der schlafenden Wasser* (Mandrakoras). Lillis a passé quelques années à Agrinion et Athènes ; il vit en Allemagne depuis 1996. Il travaille comme journaliste freelance pour des revues littéraires grecques. Il est responsable d'une émission bilingue grec-allemand à la radio locale (Radio Bielefeld), émission où il présente des poètes et musiciens grecs. Il a gagné deux premiers prix nationaux de poésie en Grèce.

Kito Lorenc est né en 1938 à Schleife-Slepo près de Weißwasser. Il a étudié la slavistique à Leipzig, travaillé comme chercheur en littérature à l'Institut d'études sorabes à Bautzen, où il s'occupait aussi de la dramaturgie du Bautzener Staatlichen Ensemble dans le cadre de la culture sorabe. Depuis 1979, il est auteur indépendant. En plus de poèmes en sorabe et en allemand, il écrit des livres pour enfants et des pièces de théâtre, ainsi que des adaptations et des publications scientifiques. Kito Lorenc a obtenu plusieurs prix importants. Quelques publications (recueils de poèmes) : *Nowe časy – nowe kwasy* (Bautzen 1961); *Struga. Bilder einer Landschaft* (Bautzen 1967); *Kluče a puće* (Bautzen 1971); *Serbska poezija: Kito Lorenc* (Bautzen 1979); *Ty porno mi* (Bautzen 1988); *Gegen den großen Popanz* (Berlin und Weimar 1990); *Suki w zakach* (Bautzen 1998); *die unerheblichkeit berlins* (München 2002).

Aonghas Macneacail est né en 1942 à Uig dans l'île de Skye et a grandi en gaélique. Il a fait des études à l'université de Glasgow. Ecrivain-en-résidence à Argyll, Ross et Cromarty, Glasgow et Skye ; bourses du Scottish Arts Council en 1983 et 1992 ; écrivain écossais de l'année en 1997 ; Grampian Television Poetry Award. Il habite actuellement au sud d'Edimbourg. C'est un des écrivains en gaélique les plus marquants de sa génération. Il écrit pour plusieurs média, dont le théâtre, la musique, la radio et le cinéma. C'est lui qui est le scénariste principal de la série télévisée en gaélique *Machair*. Il est internationalement connu en tant que poète ; les plus récents de ses sept recueils de poésie s'intitule *Oideachadh Ceart / A Proper Schooling* (Polygon, 1996) et a gagné le Prix Saltire. Le poème 'an tùr cailte' fait partie de l'anthologie *Wish I Was Here* (pocketbooks, 2000).

Twm Morys (né 1961) a grandi là où il habite encore aujourd'hui, près de Llanystumdwy, Gwynedd, un village près de la mer dont les habitants parlent toujours gallois. Il a étudié la littérature galloise à l'Université du Pays de Galles (campus d'Aberystwyth). Il est poète, écrivain et présentateur indépendant depuis 1988, sauf l'année qu'il a passée à l'Université de Rennes (Bretagne) en tant que lecteur de gallois. Il se sert surtout d'une prosodie régulière (*cerdd dafod*) et prend régulièrement part aux *ymrysonau*, ces compétitions en direct qui attirent les foules dans les salles des fêtes, les églises ou les pubs. Il a constitué son propre ensemble, le Bob Delyn a' Ebillion (Bob la harpe et les Chevilles) et a sorti quatre CDs, dont le plus récent s'intitule *Hyn / This* (Sain, 2003). Il tient une rubrique dans le magazine de poésie *Barddas* et a publié deux volumes d'essais. Ses recueils de poèmes : *Ofn Fy Het / J'ai peur de mon chapeau* (Barddas, 1995), *La Ligne Noire des Montagnes* (avec des essais, en traduction française : L'Association Festival de Douarnenez, Bretagne, 1998), *Eldorado* avec Iwan Llwyd (Gwasg Carreg Gwalch, 1999) et 2 (Barddas, 2002) qui comprend le poème 'Un Bore Oer.'

Francesc Parcerisas: (Barcelone, 1944). Poète, traducteur et critique, Parcerisas a été professeur en Angleterre à la fin des années soixante. Il s'est ensuite retiré quelques années dans l'île d'Ibiza où il s'est consacré à la traduction littéraire. Il est docteur de l'Université autonome de Barcelone où il enseigne depuis 1986. Son premier recueil de poèmes est publié en 1966 (*Vint poemes civils*). Il a reçu

depuis plusieurs distinctions et prix littéraires en Catalogne. Il est aussi critique littéraire pour plusieurs journaux et magazines, notamment à *El País*. Ses poèmes complets ont été publiés en 1992 (*Triomf del present*). *Focs d'octubre* (1992) et *Natura morta amb nens* (2000) sont ses derniers titres en date. Depuis 1998 il est directeur de l'*Institució de les Lletres Catalanes*, l'organisme responsable de la diffusion de la littérature au Ministère Catalan de la Culture.

Michalis Patentalis, né à Düsseldorf, a grandi à Prossotsani près de Drama (Grèce). Après ses études secondaires, il a fait des études d'harmonie et de musicologie. Il s'occupe de photographie en noir et blanc et a travaillé comme rédacteur et modérateur à la radio. En 2000, sa nouvelle *Zwei Erdbeeren auf dem Sand* a reçu le premier prix dans sa catégorie pour le concours *Zweirad und Kunst*. D'autres publications : *Die Kurzsichtigkeit einer Stadt* (poèmes, grec-allemand), Romiosini, Köln 1998. Certains de ses poèmes sont repris dans l'anthologie *Deutschland, deine Griechen*, Romiosini, Köln 1998. Des essais et des poèmes sont publiés dans le volume *Weißen Fleck Griechenland* de Gabriele Kleiner (Hg.), Edition Ost, Berlin 2002.

Chus Pato, née à Ourense en 1955, et professeur d'histoire de l'enseignement secondaire dans la campagne de Galice. Elle a publié les recueils de poèmes suivants : *Urania* (Ourense: Calpurnia, 1991), *Heloísa* (A Coruña: Espiral Maior 1994), *Fascinio*, (Santiago de Compostela: Toxosoutos, 1995), *Nínive* (Vigo: Xerais, 1996), *A ponte das poldras* (Santiago de Compostela: Noitarenga 1996), *m-Talá* (Vigo: Xerais, 2000).

Yüksel Pazarkaya, né en 1940 à Izmir (Turquie) est arrivé en République fédérale allemande en 1958. Il y a étudié d'abord la chimie, puis la philologie germanique et la philosophie. Il a obtenu un diplôme de germanique en 1972. Depuis le début des années 60, il est traducteur et journaliste en Allemagne et en Turquie. Il écrit aussi des manuels d'apprentissage et des livres pour enfants. Il a obtenu de nombreux prix. Il a voyagé aux Etats Unis en tant que professeur invité. C'est aussi un grand découvreur de jeunes talents. Il publie régulièrement en République fédérale et en Turquie et est membre du jury du prix Adalbert-von-Chamisso depuis 1995. Quelques publications: *Heimat in der Fremde?* (récits) Berlin 1981; *Ich möchte Freuden schreiben* (poèmes), Fischerhude 1983; *Irrwege/Koca Sapmalar* (poèmes, en bilingue), Frankfurt/Main 1985; *Kemal und sein Widder* (roman pour enfants), Würzburg 1993.

Padma Rao est née en Inde où elle a grandi à Bihar. C'est en 1982, après avoir acquis une licence en littérature, qu'elle est venue en Angleterre avec son mari. Elle écrit en hindi et en anglais depuis dix-sept ans et des textes à elle ont paru dans plusieurs anthologies, dont *The Redbeck Anthology of British South Asian Poetry*, sous la direction de Debjani Chatterjee (Bradford: Redbeck Press, 2000). Avec Brian Lewis, elle a rassemblé les textes de l'anthologie multiculturelle, *Poetry in Action*. Consultante indépendante en matières artistiques, elle gère une agence en formation à la diversité culturelle, Diversitywise, et travaille également pour Northeast Arts et la BBC, et a participé au programme *Decibel*. Actuellement, elle recueille pour publication des récits d'Asiatiques arrivés en Grande Bretagne il y a quarante ans. Elle habite à Sunderland.

Xavier Rodríguez Baixeras est né à Tarragona en 1945 et travaille actuellement comme professeur de l'enseignement secondaire à Vigo. Parmi ses publications : *Anos de viaxe* (Vigo: Xerais, 1987), Prix de la critique espagnole ; *Visitantes* (A Coruña: Diputación de A Coruña, 1991), prix G. Garcés ; *Nadador* (A Coruña: Espiral Maior, 1995), prix Crítica Galega ; *Beira Norte* (Santiago de Compostela: Sotelo Blanco, 1997), Prix de la critique espagnole ; et *Eclipse* (A Coruña: Espiral Maior, 2001), Prix Losada Diéguez. Il est l'auteur de quelque quarante ouvrages traduits en galicien, espagnol et catalan. Il a également publié des éditions critiques d'œuvres littéraires et a écrit des textes de critique littéraire pour des revues et des colloques.

Ana Romaní: née à Noia (A Coruña) en 1962. Ecrivaine et journaliste, elle dirige depuis trois ans un programme d'information culturelle (*Diario Cultural*) sur Radio Galega (la radio autonome de Galicie), pour lequel elle a reçu divers prix. Elle est l'auteur d'une série de recueils de poèmes, *Palabra de Mar* (Santiago de Compostela: Ed. de Autor, 1987), *Das ultimas mareas* (A Coruña: Espiral Maior,

1994) et *Arden* (A Coruña: Espiral Maior, 1998); du récit "Marmelada de amoras" (Pontevedra: Biblioteca Nova, 1997) et de l'anthologie *Antología Literaria de Antón Aviles de Taramancos* (Vigo: Galaxia, 2003). Elle est membre du Pen Club de Galicie et de l'Association des auteurs écrivant en galicien. Elle a participé à la création de la revue féministe *Festa da Palabra Silenciada* et de l'Asociación Mulleres Galegas na Comunicación. Elle publie dans diverses revues littéraires et d'information générale. Elle a participé à plusieurs projets artistiques : *Son da Pedra* avec le groupe Milladoiro ; *Son Delas* avec des solistes de la musique galicienne, *Daquelas que cantan. Rosalía na palabra de once poetas galegas* de la Fundación Rosalía de Castro, et elle a réalisé des spectacles poétiques "O outro extremo do paraíso" (1997) et "Lob*s" (1998) avec l'écrivain Anton Lopo, "Catro poetas suicidas. Intervención poetica contra a levidade" (2001), "Estalactitas" avec les écrivaines Anxos Romeo et Lupe Gomez (2002). Son oeuvre poétique est traduite en espagnol, anglais et russe et se retrouve dans des ouvrages collectifs et dans des anthologies.

Abdulhadi Sadoun est né à Bagdad en 1968, et vit à Madrid depuis 1993. Il a quitté l'Irak après la guerre du Golfe et est venu faire un doctorat en Philologie hispanique en Espagne. Depuis 1997, il co-dirige le magazine et la maison d'édition *ALWAH*, le seul magazine culturel en langue arabe sur le territoire espagnol qui soit consacré aux littératures arabes, surtout la littérature de l'exil. *Al wah* a publié plus de quarante titres. Il est l'auteur de deux recueils de récits, *Al yaum yartadi badla mulataja bil ahmar* (*Le jour porte un habit taché de rouge*) (Damasco: Al-Majim, 1996) et *Intihatal Aila* (*Plagiats familiers*) (Amman, Jordanie: Azimnah, 2002), et de recueils de poèmes, *Tadhir al Dhihk* (*Encadrer le rire*) (Madrid: Alwah, 1998) et *Laysa syua Rih* (*Ce n'est que le vent*) (Madrid: Alwah, 2000). Certains de ses récits et poèmes ont été traduits en allemand, anglais, perse et kurde. Il a traduit en arabe les poèmes de Vicente Aleixandre, Juan Ramón Jiménez, des récits hispano-américains, de la poésie espagnole moderne et des ouvrages comme le *Lazarillo de Tormes*. Le conte "Kunuz Granata" ("Trésors de Grenade") a eu le prix du meilleur conte pour enfants en 1997 aux Emirats arabes unis.

Giuseppe Schirò Di Maggio (Zef Skjiro Majit) est né à Piana degli Albanesi (Sicile) le 11 janvier 1944. Pour éviter toute confusion par homonymie, il a ajouté le nom de sa mère "Di Maggio" au sien. Il a un diplôme en littérature classique de l'Université de Palerme avec une thèse sur *Kéhimi* de G. Schirò (1865-1927). Il a enseigné la littérature dans la province de Turin et pendant vingt ans à l'école secondaire "Dh. Kamarda" de Piana degli Albanesi. Il est rédacteur en chef de la revue "Mondo Albanese". Il a à son actif deux poèmes en octosyllabes, de nombreux recueils de poèmes, 14 pièces de théâtre, des écrits divers, qui trouvent leur inspiration dans la vie quotidienne; les drames individuels et collectifs ; l'émigration vers les villes du nord et de l'est de l'Italie, sur les traces d'un mouvement d'émigration bien plus ancien ; la diffusion de la langue ; le souvenir indélébile de la "Bella Morea", d'où descendent les 'arbëreshë' ; la perception de l'Albanie; l'émigration tragique des Albanais dans les années '90; l'épineuse question du Kosovo. Poésie: *Sunata* "Sonate (1965-/1975)" (1975); *Më para se të ngriset* "Avant la nuit" (1977); *Kopica e ndryshku* "La mite et la rouille" (1981); *Vjeç të tua 500 anni tuoi - Mas Rushi arbëresh* "Maestro Gio' italo-albanais" (1988); *Metaforë* "Metaphore" (1990); *Kosova lule* "Fleur du Kosovo" (1991); *Anije me vela e me motor* "Bateaux à voile et à moteur" (1992); *Poezi gushtore e tjera* "Poèmes d'août et autres vers" (1995); *Kopshti im me dritare* "Le jardin et les fenêtres" (1996); *Gjeometri dhe ikje* "Géométries et fugues" (1998); *Poesie d'amore in tempo di morte. Kosova Martire Secondo Trimestre 1999* (2000) (Poésie d'amour en temps de mort. Les martyrs kosovars du second trimestre 1999). Théâtre: *Pethku* "L'héritage" (1982); *Shumë vizita* "Beaucoup de visites" (1986); *Orëmira* "Le porte-bonheur" (1988), les trois fils d'un vieux couple vont chercher du travail en Allemagne; *Për tokën fisnike të Horës* "De la noble Terre de Piana" (1989), l'histoire de l'établissement des premiers réfugiés albanaise autour de 1488; *Investime në Jug* "Inversions du Sud" (1990).

Talat Shahin est né en 1949 à Kena (Egypte) et habite l'Espagne depuis plus de vingt ans. Il y travaille comme écrivain, journaliste et traducteur. Il est licencié en Droit de l'Université du Caire et doctor en Droit de l'Universidad Complutense de Madrid. En tant que journaliste, il a collaboré à des programmes de la Radio Télévision du Caire et aux journaux arabes *Al-Hayat* de Londres et *Al-Bayan* de Dubaï (Emirats arabes Unis). Il a été enseignant à la Faculté de Pédagogie d'Ashmon (Egypte) et il a été professeur d'arabe à l'Institut Egyptien d'Etudes islamiques de Madrid. Il a publié un volume

d'essais *Gamalyat al-rafd fi l-masrah al-kubi* (*L'esthétique de la négation dans le théâtre cubain*, Le Caire: Al-Zaqafa al-Yamahiriyya, 2001) et des recueils de poèmes *Aganyat hobb li-l-ard*. (*Chansons pour la terre*, Le Caire: Al-Dar al-Misriyya, 1973), *Abyadiyat al-hobb*. (*Abécédaire de l'amour*, Le Caire: Al-Dar al-Misriyya, 1996) et *Kitab al-hobb wa-d-damm* (*Le livre de l'amour et du sang*, Madrid: Instituto Egipcio de Estudios Islámicos, 2001). Il a traduit en arabe une série d'auteurs espagnols, dont Juan Goytisolo et Antonio Buero Vallejo.

Marcel Slangen est né à Liège en 1935. Il a commencé sa carrière comme professeur de français pour s'orienter dès le début des années 70 vers le théâtre. Il a écrit de nombreuses pièces en wallon, dont plusieurs pour marionnettes; il a fait des adaptations en wallon de pièces du répertoire classique, entre autres *L'Avare* et *Le Misanthrope* de Molière. Marcel Slangen est également poète et essayiste. Depuis 1984, il se consacre entièrement à la promotion et à la diffusion du wallon dans l'enseignement et les médias. Il est le président du CRIWE (Centre de Recherches et d'Information pour le Wallon à l'Ecole) et rédacteur en chef de la revue *Djâzans Walon* qui publie notamment des articles d'actualité en wallon.

Mahmud Sobh: né en 1936 à Safad, un village de Galilée près de Nazareth (Palestine); en 1948 se réfugie avec sa famille à Damas après la création de l'Etat d'Israël. En 1961, il obtient la licence en Langue et Littérature arabe à l'Université de Damas et depuis 1968 est enseignant au Département d'arabe de l'Université Complutense de Madrid, où il occupe la chaire d'études arabes et islamiques. C'est un arabisant de renommée mondiale et ses traductions comme ses créations littéraires ont reçu de nombreux prix, dont le Prix de Poésie du conseil supérieur des Arts et des Lettres en Egypte (1958), le Prix Vicente Aleixandre (1978) et le Prix National de Traduction (1983). Parmi ses livres nous pouvons mentionner *El Libro de las Kasidas de Abu Tarek* (Salamanca: Delegación Nacional de Cultura, 1976), *Poseso en Layla* (San Sebastián: Caja de Ahorros Provincial de Guipúzcoa, 1978), *Poesías de Ibn Zaydun* (Madrid: Instituto Hispano-Árabe de Cultura, 1979), *Poetisas arábigo andaluzas* (Granada: Diputación Provincial de Granada, 1994), *Diván: antes, en, después* (Madrid: Instituto Egipcio de Estudios Islámicos, 2001) et *Historia de la literatura árabe clásica* (Madrid: Cátedra, 2002).

Paul-Henri Thomsin est né à Liège en 1948 où il est instituteur. Vice-Président du conseil d'administration de la Fédération Culturelle Wallonne de la Province de Liège, il est aussi chroniqueur wallon pour un hebdomadaire local et le mensuel *Liège Magazine*. Il a reçu plusieurs titres littéraires (de la Province et de la Ville de Liège, de l'Union culturelle Wallonne). Publications : Contes illustrés pour enfants : *Li Noyé dè p'tit Colas* (Biblio, 1986); *Mi ví pápa, c'è-st-ine saquî* (Labor, 1987). Adaptations de bandes dessinées en wallon liégeois : *Lètes di m' molin* (Dupuis, 1984, d'après Alphonse Daudet *Les lettres de mon moulin*); *Li danseûse d'à Gai-Moulin* (Noir Dessin, 1994, d'après Georges Simenon *La danseuse du Gai-Moulin*); *Tchantchès avå les vóyes* (Noir Dessin, 1996); *Li p'tit bout tchike* (Marsu Production, 1996); *Walon'reye tére di lédjindes* (Noir Dessin, 1998). Recueil de billets parus dans l'hebdomadaire *Vlan* : *Avå les vóyes* (Editions liégeoises, 1993). Chronique : *L'amoûr al môde di Lîdjé* (Noir Dessin, 2002). Théâtre : une quinzaine de pièces en wallon liégeois, écrites en collaboration avec G. Simonis.

Karim Zouhdi i Mahmoudi, né à Tossa de Mar (Gérone) en 1978 de parents berbères. Licencié en traduction et interprétation, Diplôme supérieur d'Etudes internationales et interculturelles. Langues : amazique, arabe, catalan, espagnol, français, anglais, italien, hébreu.